Л 63
783

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Р. И. Бр. 12970

Souvenirs de Russie, 1783-1798.

EXTRAITS DU JOURNAL DE M^lle^ LIENHARDT

Marguerite-Dorothée Lienhardt, née à Berne le 2 août 1747, était fille de Jean-Rodolphe Lienhardt, bailli de Vevey de 1764 à 1766, époque de son décès, et de Dorothée Sturler, morte à Vevey en juillet 1794.

C'est au commencement du XVI^e^ siècle que la famille Lienhardt apparaît à Berne. Plusieurs de ses membres firent partie du grand conseil et occupèrent des places de baillis. Jean-Rodolphe n'eut pas de fils, mais trois filles dont l'une, Marie-Catherine, épousa M. Étienne Dufresne, de Vevey, syndic de cette ville de 1803 à 1806, et père du colonel J.-Fr.-Charles Dufresne, mort à Vevey en 1858.

Le bailli Jean-Rodolphe avait possédé à Könitz, près de Berne, une maison qu'il s'était efforcé de rendre commode et agréable. Sans nécessité, dit sa fille, qui en exprime tous ses regrets, cette demeure avait passé dans des mains étrangères. Il est probable, cependant, que la fortune laissée par le bailli ne permettait pas à sa famille de conserver une propriété d'agrément, puisque Marguerite-Dorothée se vit contrainte de s'expatrier à l'âge de trente-six ans pour chercher sur une terre étrangère les ressources que sa patrie ne lui offrait pas. Lorsqu'elle partit pour la Russie, le 1^er^ avril 1783, elle était accompagnée jusqu'à Lausanne par son beau-frère, M. Étienne Dufresne. Le bailli de Lausanne à cette époque était M. de Tscharner, son cousin. Le voyage qu'elle entreprenait devait être long et rempli de péripéties plus ou moins agréables. Il ne dura pas moins de soixante jours, et c'est le 30 mai que M^lle^ Lienhardt arrivait à Saint-Pétersbourg. Elle y était appelée pour faire l'éducation de la plus jeune fille du comte Czernicheff. Durant les quinze années de son absence de Suisse, elle rédigea un volumineux journal dans lequel elle consigna ses observations sur les personnages et les événements principaux qui ont caractérisé les dernières années du règne de Catherine II et les premières du règne de Paul I^er^.

Placée comme elle l'était, dans une famille reçue à la Cour et chez un homme qui occupait une position fort en vue auprès de la souveraine, Mlle Lienhardt était aux premières loges pour être témoin de bien des faits ignorés du public, et si elle relate beaucoup de choses qui, depuis longtemps, sont du domaine de l'histoire, elle les raconte ordinairement d'une manière originale. Ses impressions, tempérées par un jugement sain, sont vives et nettes. A la vérité, son enthousiasme pour la grande Catherine dépasse un peu les bornes, mais on s'aperçoit qu'elle est comme hypnotisée par les splendeurs de la capitale de l'empire. — C'était, en effet, le moment le plus brillant de ce long règne, et si Mlle Lienhardt n'ignore pas les désordres de la vie privée de l'Impératrice, elle pousse la charité jusqu'à dire : « Je fais bien peu de cas de ceux qui osent parler des faiblesses de cette grande dame. » C'est la théorie des deux morales. Il ne faudrait pourtant pas en tirer une conclusion désavantageuse à Mlle Lienhardt elle-même, dont toute la vie a été infiniment respectable. Mais au XVIIIe siècle, et dans un certain monde, on poussait l'indulgence fort loin.

A en juger d'après son *Journal*, Mlle Lienhardt n'était point une institutrice ordinaire. Nombre de personnages marquants, avec lesquels elle eut l'occasion de se rencontrer, lui témoignaient une grande considération, et, quant à ses récits, s'ils sont parfois un peu longs, ils sont si vivants, qu'en les lisant on se croit transporté dans les milieux qui les inspirent. Au reste, il ne faut pas oublier que ce *Journal*, écrit avec facilité et simplicité, n'était destiné qu'à des parents et à des amis. Dans l'impossibilité de le publier dans son entier, nous avons dû nous borner excessivement et nous arrêter à celui des épisodes racontés qui nous a paru le plus intéressant en même temps que le plus considérable.

Il était naturel qu'en écrivant son *Journal*, Mlle L. entrât dans de nombreux détails sur sa vie d'institutrice dans la maison Czernicheff et sur les mœurs et les coutumes avec lesquelles elle devait se familiariser. Dans le cours des voyages entrepris avec la famille du noble comte, en Autriche et en Italie, elle eut de fréquentes occasions de rencontrer soit des Suisses établis dans ces pays aussi bien qu'en Russie, soit encore des émigrés chassés de France par la Révolution. A Rome, elle vit de près les splendeurs de la cour pontificale. Volontiers, nous aurions fait rentrer ces divers chapitres dans le cadre de notre travail, si ce cadre s'était montré plus élastique. Forcément, nous nous sommes arrêté au chapitre qui nous a paru le plus important.

J. CART.

I

LA FAMILLE DU COMTE DE CZERNICHEFF

Le comte Ivan Gregorevitsch Czernicheff, grand amiral ou ministre de la marine, un des premiers seigneurs de Saint-Pétersbourg, était alors âgé de quarante-cinq ans. « Sa figure — ainsi s'exprime Mlle L. — doit avoir été très élégante dans son temps, car, encore aujourd'hui, quand il est habillé, il est très bien, ce qu'il doit en partie à la noblesse et à la grâce qui lui sont naturelles en se présentant. Ses cheveux sont blonds et ses yeux bleus ; ils sont, ainsi que ses autres traits, un peu saillants. On peut dire de lui, comme de Janus, qu'il a deux visages : l'un pour la guerre et l'autre pour la paix. Mais l'esprit anime également ces deux physionomies avec la seule différence que l'une le fait craindre et que l'autre le fait aimer. C'est un mélange de mœurs nationales et de grâces françaises, mais dans tous les temps il peut être charmant quand il lui plaît de l'être. On me dit qu'il est craint de tout le monde et fort peu aimé, et je trouve cela très naturel, car il doit produire cet effet sur la multitude qui n'est pas en état de l'apprécier et qui, en mille occasions, doit lui porter envie, ne pouvant le juger selon son mérite. »

Après le portrait du comte, vient celui de la comtesse Anna Alexandrowna. « Elle est d'une taille au-dessus de la moyenne. Elle a des cheveux noirs en grande quantité, avec avances sur le front. Son nez est très joli ; ses yeux noirs, à fleur de tête, sont les plus beaux que j'aie jamais vus ; ses sourcils noirs sont très fournis. Son teint est brun, et son visage d'un bel ovale. Ce serait — ou plutôt — ç'aurait été une beauté parfaite, s'il ne restait quelque chose de mieux à désirer entre le nez et la bouche, pour un connaisseur délicat en beauté. Du reste, on peut dire qu'aujourd'hui, qu'elle a quarante ans, c'est encore une très belle femme. En tout, elle a l'air d'une beauté asiatique. »

La famille du comte et de la comtesse Czernicheff se composait de trois filles et d'un fils. L'aînée des filles, alors âgée de dix-huit ans, et déjà demoiselle d'honneur de l'Impératrice, avait de la figure, des talents et du caractère. La cadette, enfant de deux ans, était, au dire de Mlle L., « un amour », et, quant à son élève, elle en parle

comme d'une enfant « de la nature, bonne, très jolie, leste, gaie, ayant de l'esprit, mais peu de penchant à appliquer sa facilité ». Elle n'avait pas encore sept ans. Le fils, le « jeune comte Grégoire, l'unique rejeton de la famille », était doué d'une très jolie figure et d'une physionomie des plus intéressantes. Agé de vingt ans, il était d'une extrême turbulence, ce qui était d'un fâcheux augure pour l'avenir.

Peu de semaines après son arrivée à Saint-Pétersbourg, M^lle^ L., jugeant avec un esprit plus reposé les nobles personnages à la vie desquels elle allait être intimement liée, consignait dans son journal les remarques suivantes : « Le comte assure à tout le monde que je suis une personne aimable et de premier mérite. Je crois que c'est ainsi qu'on vit à la Cour. » Et, quant à la comtesse, elle ajoute : « Je suis toujours assez bien avec elle, mais aussi je commence à me douter que nous ne serons jamais mieux et qu'il n'existe pas entre nous ce rapport de caractères qui fait qu'on se lie chaque jour de plus en plus. »

Dans l'accomplissement d'une tâche aussi importante et aussi délicate que l'éducation d'une jeune fille destinée à occuper une grande position dans le monde, M^lle^ L. ne devait pas rencontrer toujours, chez les parents de son élève, l'appui intelligent qu'elle était en droit d'attendre d'eux. Malgré les qualités qu'elle signale chez le comte et la faveur assez habituelle dont elle jouit auprès de lui, elle est constamment entravée dans ses plans d'éducation par la mobilité d'esprit et l'impressionnabilité du père de son élève, plus encore par la superficialité et les caprices de la mère. Néanmoins, dans ce milieu si différent de celui qui avait été le sien sur les rives du Léman, M^lle^ L. déploya toujours la plus grande fermeté. Avec un tact parfait, elle se montra cependant très indépendante, très républicaine sur ce théâtre des grandeurs mondaines, et elle conserva une dignité de vie et de ton à laquelle chacun devait rendre hommage. Éprouvant un grand besoin d'affection, elle ne rencontra pas toujours ce qu'elle cherchait. A peine arrivée à Saint-Pétersbourg, elle écrivait déjà : « On dit qu'il ne faut pas faire fond sur l'amitié des Russes, qu'ils sont légers et inconséquents. Que ceux qui connaissent ma façon de penser jugent à présent de mon tourment à l'ouïe de pareils propos que je n'entends que trop souvent répéter. »

L'hôtel du comte Czernicheff à Saint-Pétersbourg était situé sur le canal de la Moïka et près du pont bleu, entre cour et jardin. Ce jardin était délicieux : beau gazon, joli bois, sentiers ombragés par des genêts, des lilas et d'autres arbustes ; rien n'y manquait. Le comte tenait un grand état de maison. Comme ministre de la marine et général en chef, il avait plusieurs aides de camp et des secrétaires pour sa chancellerie, des sentinelles à la porte de sa cour et de sa maison, toujours deux courriers de l'amirauté à ses ordres dans son antichambre et 24 matelots à son service. A l'arrivée de M^lle^ L. dans cette maison, il n'y avait pas moins de 65 personnes pour le service et 45 chevaux dans les écuries.

II

L'IMPÉRATRICE CATHERINE II ET SA COUR

La situation du comte Czernicheff à la cour de Russie devait fournir à M^lle^ L. de fréquentes occasions d'entendre parler de Catherine II, de la voir elle-même et d'assister à des cérémonies, à des fêtes et à des spectacles qui l'intéresseraient vivement. Trois mois à peine après son arrivée à Saint-Pétersbourg, elle eut la satisfaction de se trouver en présence de la souveraine qui, en retournant de Péterhof à Czarskoë-Selo, s'arrêta un jour chez le comte. Tout, dans la maison de campagne, avait été préparé pour recevoir dignement l'Impératrice. Les fleurs les plus belles, les fruits les plus exquis, les rafraîchissements les plus variés, en un mot, tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus coûteux avait été rassemblé à la hâte. C'était le 16 août 1783. Le lendemain, M^lle^ L. écrit dans son journal : « Le grand jour est passé. A midi, un courrier vint annoncer que l'Impératrice partirait à trois heures de Péterhof. On l'attendait donc à quatre. J'avais eu soin de faire fermer les jalousies du côté du grand chemin pour pouvoir considérer la grande dame à mon aise lorsqu'elle arriverait, car on a beau se faire tous les raisonnements possibles, à l'approche d'une personne comme elle dont il est ici question, on sent une émotion qu'on ne peut exprimer et je soutiens qu'il n'y a que des êtres incapables de réflexion qui puissent être exempts d'un pareil sentiment à sa

première vue. L'attente fut un peu longue et ce ne fut que vers les six heures que nous vîmes paraître la garde de cosaques qui accompagne la souveraine. Un moment après, les carrosses parurent. Celui de l'Impératrice était attelé de dix chevaux; il était à six places, avec les panneaux en glace. On comprend que les trompettes et tymbales ainsi que les canons du château firent leur devoir dans cette circonstance. Après avoir vu tourner le carrosse au bout de l'avenue, je m'étais collée contre la jalousie de mon cabinet où je ne respirais pas. Toutes mes facultés, tous mes sens étaient dans mes yeux et mon imagination était frappée en même temps de tout ce que l'Impératrice avait déjà fait de grand et de tout ce qu'elle pouvait faire encore. C'étaient des sensations inexprimables. J'aurais voulu pouvoir me jeter à ses pieds et pleurer à mon aise. Elle avait à ses côtés M^lle^ de Prattenoff, sa première demoiselle d'honneur, et le général Lantzkoï; vis-à-vis, M^me^ la générale de Lieven, avec ses deux petits-fils et le comte de Czernicheff. Quand elle approcha, elle fit signe de la main d'entrer dans la cour. Ensuite elle s'assit pour un moment; puis elle vint se promener dans la galerie, où j'eus le plaisir de la voir à mon aise, car nous étions tous debout à l'entrée de notre appartement dont elle s'approcha deux fois fort près. Sa taille est au-dessus de la moyenne; elle a beaucoup d'embonpoint, ce qui lui donne un air de fraîcheur très avantageux à son âge. Elle a le teint assez blanc, de beaux yeux bleus et un sourire extrêmement gracieux. On est enchanté surtout de la noblesse aisée qui est répandue sur tout ce qu'elle fait. » Suit une minutieuse description de la toilette de l'Impératrice. Puis M^lle^ L. ajoute : « L'Impératrice ressemble beaucoup aux bustes et médaillons qu'on a de sa personne. On la dit très liée avec la princesse Dashkoff qui est une femme savante et présidant l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Cette dame est toujours habillée comme elle et l'on dit qu'elle a beaucoup de rapport avec elle dans ses manières et sa façon de penser. Elle n'était point de la suite d'hier. Il n'y avait que deux demoiselles d'honneur et sept ou huit cavaliers en comptant le comte. Je distinguai parmi eux le général Lantzkoï qui est une des plus brillantes figures que j'aie jamais vues. Je ne dirai rien des jeunes grands-ducs que je n'ai pas vus d'assez près, sinon que ce sont de beaux enfants et surprenants pour leur âge par leur taille. Il est assez plaisant de les voir porter le cordon de Saint-André par-

dessus leurs habits à la matelote. On partit au bout d'une heure comme on était venu. Alors chacun témoigna sa satisfaction de l'honorable visite qu'on avait reçue, et moi j'étais aussi contente que si elle avait été pour moi, car mon cœur me disait que je n'en serais point indigne. »

*
* *

L'Impératrice passait tous les étés dans sa charmante retraite de Czarskoë-Selo, où — à ce que dit Mlle L. — personne ne l'approchait que les élus (6 août 1783). « Il paraît qu'elle n'est pas fort alerte. Autrefois, elle venait en ville pour certaines fêtes ; aujourd'hui, elle s'en dispense. Toutes ses heures sont réglées. Elle se lève de bon matin, se promène dans ses beaux jardins, lit, écrit, travaille dans son cabinet, fait sa partie le soir, se couche sans souper et pas plus tard que dix heures pour se relever à six. Cette vie si simple enchante tous ceux qui sont à même de l'apprécier, car elle lui donne le temps de s'occuper de tout. On voit élever des bâtiments de tous les côtés ; on creuse de nouveaux canaux. Jamais on n'a vu tant de persévérance, et c'est une femme qui fait mouvoir tout cela ! »

Mlle L. parle des appartements de l'Impératrice à Czarskoë-Selo comme étant de toute beauté. « La chambre à coucher, qui a quatorze pieds de hauteur, a douze colonnes qui sont en verre d'une couleur verte. Dans son cabinet, il y en a de couleur rouge, si brillantes quand le soleil y donne, qu'on a peine à en supporter la vue. Les parois d'une autre chambre sont entièrement plaquées en lapis-lazuli et le parquet est en bois de mahogoni incrusté en nacre de perles. Dans les appartements anciens, l'or massif est prodigué de toutes parts. Tout est d'un luxe plus qu'asiatique. »

Il paraît que si, à Czarskoë-Selo, l'Impératrice ne permettait qu'à quelques élus de l'approcher, elle ne pouvait cependant souffrir qu'on s'éloignât lorsqu'elle se promenait dans le jardin. Elle en témoignait même du déplaisir et demandait toujours le nom des personnes qui sortaient ainsi de son chemin. « Il est vrai, dit Mlle L., que, si elle cherchait à affranchir son monde autant que possible, soit à Czarskoë-Selo, soit à Saint-Pétersbourg, la majesté impériale

imprimait un caractère si auguste à toute sa personne, que la familiarité n'aurait pas pu tenir en sa présence. »

Quelques jours plus tard, M^lle^ L. visite le palais et les appartements de l'Impératrice à l'Hermitage et elle en fait une longue description. Mais elle ajoute philosophiquement : « Nous restâmes là trois heures d'horloge pour voir tout ce que je viens de décrire. Quelles pauvres chétives créatures nous sommes ! Nous nous lassons de tout, même du plaisir, car j'avoue de bonne foi que j'attendais avec une sorte d'impatience le moment d'avoir tout vu : ce qui fait bien sentir qu'il faut, en toutes choses, peu à la fois pour éviter la satiété et vivre heureux et content. »

Au mois de mai, la Cour partait pour Czarskoë-Selo, d'où elle ne rentrait à Pétersbourg qu'au retour des frimas. A cette occasion, M^lle^ L. écrit : « L'Impératrice se propose toujours d'aller à la campagne pour y jouir des premiers beaux jours et des douceurs d'une vie plus simple. Que de grandeur et de bonté réunies ! Je ne vois rien de plus intéressant que de se représenter la même femme qui tient si glorieusement les rênes d'un si grand empire, lisant et travaillant à de petits ouvrages de son sexe, tous les moments où elle n'est pas occupée de soins plus importants ! »

Quelques jours plus tard, cependant, et malgré les charmes de Czarskoë-Selo, l'Impératrice, emmenant avec elle le comte Czernicheff, allait voir des cataractes qui gênaient la navigation dans le gouvernement de Moscou, et se proposait de faire creuser un canal pour remédier aux obstacles que la nature opposait à ses vastes desseins. A cette date du 1^er^ juin 1785, M^lle^ L. écrit : « On dit que l'Impératrice a banni toute cérémonie durant son voyage et qu'elle est charmante en pareille occasion. » — Et plus tard : « L'Impératrice garde une parfaite neutralité entre les messieurs qui sont du voyage, en les prenant tour à tour dans son carrosse. Il est vrai que, suivant sa sagacité ordinaire, elle n'a admis que des hommes avec lesquels on peut faire route sans craindre l'ennui. On dit que les ministres étrangers, qui ne sont pas accoutumés à tant de familiarité de la part de leurs souverains, en sont enchantés. »

Entre autres endroits où la grande Catherine résidait de temps à autre, il faut mentionner le château de plaisance récemment construit, auquel l'Impératrice avait donné le nom de *Pella*, d'après la ville où naquit Alexandre le Grand. « On voit, dit à ce propos

Mlle L., qu'elle est toujours occupée à rendre intéressants les lieux qu'elle établit, soit pour ses plaisirs, soit pour l'utilité publique. »

*
* *

Parmi les personnalités marquantes du règne de Catherine II, Mlle L. cite le général Lantzkoï. « Il était, dit-elle, très en faveur auprès de l'Impératrice. Aussi, lorsqu'il mourut, en juillet 1784, à Czarskoë-Selo, fut-il enseveli à *Sophia*, ville nouvelle que l'Impératrice faisait bâtir tout près de Czarskoë-Selo et dont elle avait donné la première maison achevée à Lantzkoï. Huit jours avant sa mort, il avait accompagné l'Impératrice à Sophia. Elle venait examiner les constructions. Lantzkoï avait invité toute la Cour pour le mardi suivant et il mourut le matin même de ce jour. Son corps fut transporté dans cette maison. Quelques semaines auparavant, en se promenant avec l'Impératrice à Sophia, il avait dit, en passant devant la place où il fut inhumé : « Voilà un endroit charmant; ceux qui y reposeront seront bien heureux. » Une petite chapelle en bois fut construite au-dessus de la tombe. L'Impératrice fut son héritière. Comme il lui devait tout, tout retourna à elle, sauf quelques petits legs à ses parents. Lantzkoï laissait énormément d'effets précieux, brillants, médailles, camées, fourrures, etc.

Si la mort du général Lantzkoï avait affecté péniblement l'Impératrice, celle du maréchal Czernicheff — le père du comte — survenue deux mois plus tard, lui fut, paraît-il, encore plus sensible. — « On prétend que l'Impératrice s'est trouvée mal en recevant les dépêches. Sûr est-il qu'elle s'est retirée dans ses appartements et n'a voulu voir personne de plusieurs jours. Le maréchal a été ministre de la guerre avant d'avoir été nommé gouverneur de Moscou. Dans ce temps, il travaillait tout seul avec elle et il était en droit de lui dire tout. C'était un homme du plus grand mérite et admirable pour les affaires. Il sera difficilement remplacé. »

*
* *

Les descriptions de fêtes données à la Cour tiennent une grande place dans les récits de Mlle L. Le 6 février 1784, à un bal masqué, l'Impératrice, conduite par le général Lantzkoï en inca, était en

chauve-souris, ainsi que sa dame de compagnie, la comtesse Branitzka. M^lle L. reconnut l'Impératrice à ceci qu'en passant elle imita le cri du chat, « ce qu'elle fait à merveille ».

L'année suivante, le 26 février 1785, l'Impératrice est en domino de satin blanc. « Elle jouait au whist avec le prince Potemkin, le grand chambellan Schouwalof et le comte Lobenzell. Ces messieurs ne disaient presque rien, à l'exception du prince qui, de temps en temps, plaçait un mot. Mais la grande dame parlait sans cesse. Elle regardait tout autour d'elle en jouant. Ses yeux sont d'une beauté singulière ; son regard est fier, expressif et tendre ; son sourire est charmant ; elle a de très belles dents. Les chambellans et les gentilshommes de service engageaient les spectateurs à ne pas se jeter sur elle. Elle secouait la tête en les regardant comme pour dire : Laissez-les ; ils ne m'incommodent pas. Les jeunes grands-ducs (Alexandre et Constantin) vinrent baiser la main de leur grand'maman avant de se retirer. Ils sont charmants tous les deux et très avancés pour leur âge. [Le 24 décembre précédent, Alexandre avait fêté son septième anniversaire. A cette occasion, l'Impératrice lui avait fait don d'une épée enrichie de brillants.] Après le jeu, l'Impératrice se retira tout de suite. Quelquefois, elle revient masquée, mais alors personne ne la reconnaît. »

Le 12 janvier 1786, M^lle L. assista en spectatrice au bal de la Cour. « L'impératrice ne s'adresse qu'à des femmes de généraux en chef ou de ministres étrangers. Puis, elle s'avance du côté des hommes, dit un mot à chacun sans faire le tour et se retire tout à coup par une porte de côté. »

Les bals étaient fréquents à l'Hermitage. Au souper qui suivait, l'Impératrice, pour témoigner sa faveur aux personnes qu'elle distinguait, leur envoyait plusieurs de ses plats particuliers. Elle paraissait même, avec sa petite société, à des bals masqués publics. Sans garder l'incognito, elle s'y rendait dans des carrosses ordinaires. Elle était accompagnée de Leurs Altesses Impériales et des jeunes grands-ducs. A la porte elle se trahissait en donnant 500 roubles pour des verres de limonade.

Le 12 janvier 1784, jour de l'an russe, M^lle L. raconte que le jour de Noël et le jour des Rois, on joue aux petits jeux à la Cour. « La grande dame, dit-elle, s'en mêle, et tous ceux qui peuvent l'attraper lui baisent les mains. C'est en cela que consiste son rôle

qui n'est pas bien pénible. » Les petits jeux consistaient entre autres dans le loto-dauphin, auquel l'Impératrice s'adonnait avec entrain, ainsi qu'au jeu des toupies. Celle qui tournait le plus longtemps gagnait toutes les autres. La Cour voyait dans ces jeux — bien innocents — « un délassement d'esprit ».

Le lancement d'un navire était aussi une occasion de fête à laquelle l'Impératrice prenait une part très active. Le 8 octobre 1783, M^lle^ L. assista au lancement de deux vaisseaux de guerre, l'un de 110 canons, l'autre de 74, et elle décrit cette cérémonie intéressante en ces termes : « Le temps est très beau et la foule immense. L'arrivée de l'Impératrice et celle de Leurs Altesses Impériales — le grand-duc Paul et sa femme — est annoncée par les tambours qui battent aux champs. L'archevêque bénit le grand vaisseau et le baptise au bruit des acclamations et de la musique. On chante le *Te Deum*. L'Impératrice, sur une chaloupe découverte, fait le tour des vaisseaux. » Ce spectacle excita l'enthousiasme de M^lle^ L., qui composa sur ce sujet trois strophes « pas mauvaises », dit-elle, mais qu'elle a négligé de transcrire dans son journal.

Les jours de grandes fêtes, la noblesse des cinq classes avait l'honneur de manger avec l'Impératrice. La table était en fer à cheval ; l'Impératrice était placée entre le grand-duc et l'archevêque ; vis-à-vis d'elle, le gentilhomme de la chambre, qui était de service, se tenait debout ; son office consistait à découper pour elle et à la servir, c'est-à-dire à lui présenter l'assiette.

Ici, une anecdote de cour trouve naturellement sa place. A la date du 11 octobre 1785, M^lle^ L. écrit : « Lundi passé, fête du couronnement, l'Impératrice ayant accordé le cordon de Saint-Wladimir au comte Roumianzoff, son ministre à Francfort, la grand'mère de celui-ci, dame d'honneur du temps de Pierre le Grand, mais qui, ayant près d'un siècle, avait quitté la Cour depuis plusieurs années, voulut, suivant l'usage, se rendre encore une fois à la Cour pour remercier l'Impératrice. Celle-ci, en étant avertie, lui permit d'y venir en bonnet avec ses habits ordinaires. On l'apporta dans sa chaise jusqu'à l'entrée des appartements où elle fut reçue par un autre de ses petits-fils, le général-major, qui la conduisit jusqu'à sa place. Quand l'Impératrice sortit de son appartement, elle se leva, mais l'auguste souveraine l'obligea de s'asseoir et se tint debout auprès de la bonne vieille, que l'on peut appeler à juste titre de la

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

vieille Cour, puisqu'elle a vu celle de Louis XIV, qui, lui-même, l'a portée comme enfant dans ses bras. Comme il y avait deux dames à présenter, elle voulut encore remplir à leur égard son office de grande-maîtresse ; elle fit aussi un tour de menuet avec chacun des petits grands-ducs pour pouvoir dire qu'elle avait encore dansé avec eux. Ensuite, l'Impératrice, voulant se mettre au jeu et trouvant que sa table était trop loin de la comtesse, la fit porter auprès d'elle afin qu'elle pût s'amuser à la voir jouer. Voilà comment se passa cette rentrée à la Cour. »

*
* *

Le 8 décembre 1783, avait lieu la fête de l'ordre de Saint-André et M^lle^ L. décrit la richesse inouïe du costume du comte Czernicheff qui, avec toute sa suite, se rend à la Cour dans de superbes carrosses dorés. Deux ans plus tard, le 11 décembre 1785, elle peut satisfaire pleinement sa curiosité en assistant elle-même à la fête. « Hier matin, dit-elle, j'eus enfin la satisfaction de voir l'Impératrice dîner avec les chevaliers de l'ordre de Saint André, et, malgré deux heures d'attente, jointes à la chaleur insupportable, je ne regrettai point mes peines, car c'est vraiment un des plus beaux spectacles qu'il soit possible de voir. La table est placée à peu de distance de l'entrée de la salle ; l'orchestre est vis-à-vis, en face de l'Impératrice qui est assise au milieu de la table. Les chevaliers, avec l'Impératrice, n'étaient qu'au nombre de douze. On apporta tous les plats couverts, et une jeune personne qui était placée à côté de moi en compta jusqu'à cinquante-deux. Quand l'Impératrice est entrée, l'orchestre a commencé. Quatre chambellans portaient la queue de son manteau qui est comme celui des chevaliers, hormis le collier de l'ordre qu'elle a tout en brillants. Comme elle avait la couronne, elle était coiffée en cheveux avec deux petites plumes rouge et blanche, la tresse bien serrée comme à l'ordinaire, mais quatre boucles bien grandes qui lui tombaient jusque sur les épaules. Une autre femme n'aurait pas été bien de cette manière, mais l'Impératrice est surprenante en tout ; chaque geste qu'elle fait a cette grâce noble qui distingue un être supérieur. Les choses les plus simples, comme de rompre son pain, de rendre son assiette, lui siéent bien.

Tout est sans apprêt ; des mouvements doux, accompagnés d'un sourire plein de bonté et d'un regard spirituel, voilà, je crois, une partie des charmes qui font valoir cette grande souveraine. Les chevaliers étaient aussi tous bien brillants. Le comte Czernicheff se distingua dans cette occasion, comme partout, par un air aisé, difficile à conserver en pareille circonstance. Même le prince Potemkin avait l'air d'avoir quelque peine à garder son équilibre. Il est vrai qu'il semblait vouloir prendre cette mine-là et garder l'incognito vis-à-vis de la foule occupée à le considérer. On a beau dire, c'est un grand homme pour les talents politiques; s'il en avait moins, on lui en accorderait peut-être davantage. C'est là le train du monde et le sort de tout mérite extraordinaire auquel la médiocrité ne pouvant atteindre essaie du moins de diminuer la valeur afin de rétablir le niveau. Toutes les dames et les demoiselles d'honneur, en habit de gala, étaient rangées en demi-cercle d'un côté de la table, puis les ministres étrangers, enfin tout ce qui tient à la Cour. Après un moment de présentation, l'Impératrice salua les dames qui, alors, se retirèrent du côté de l'orchestre. On but deux santés: d'abord celle de l'Impératrice, qui but ensuite à celle des chevaliers, qu'elle salua l'un après l'autre. Les deux fois, ils se tenaient debout, mais couverts. Les fanfares et le canon se faisaient entendre. C'était superbe, surtout quand l'Impératrice a rendu la santé. Le grand-duc (Paul Petrowich) n'était point du dîner à cause de son deuil (la mort récente de sa belle-sœur, la princesse d'Holstein). »

Parmi les fêtes de Cour, il faut signaler les mariages des demoiselles d'honneur de l'Impératrice. L'usage était de leur donner douze mille roubles de dot et trente archines de glacé en argent pour leur robe de noce, ce qui faisait trente-quatre de nos aunes. « Avec cela, raconte M^lle^ L., l'Impératrice les pare elle-même de ses propres brillants et les accompagne à l'autel. Après quoi, il y a bal et souper à la Cour. Le soir, la gouvernante des dames d'honneur accompagne la mariée pour reprendre les brillants prêtés. La pension des demoiselles d'honneur est de mille roubles Avec cela, c'est un état. Aussi ces places, qui s'accordent par faveur, sont très désirées. »

Une autre cérémonie de cour, dont M^lle^ L. fut témoin, eut lieu le 10 octobre 1787. Un jeune Czernicheff, neveu du comte, était créé

page de la chambre de Sa Majesté. L'Impératrice le fit mettre à genoux, lui fit jurer fidélité entre ses mains ; puis elle lui donna un soufflet par accolade, avec une jolie épée. Depuis ce jour-là, le jeune page était logé au palais, et les jours où il était de service il ne quittait pas l'antichambre de Sa Majesté. M^lle^ L. ajoute : « C'est un placement pour la suite. » On pourrait se demander quelle fut cette suite pour le jeune page, et peut-être ne serait-il pas impossible de répondre. Il nous paraît infiniment probable que c'est de lui qu'il est question dans les mémoires du général Marbot. Compagnon d'enfance d'Alexandre I^er^ dont il devint l'aide de camp, le jeune Czernicheff fut envoyé par son souverain auprès de Napoléon. En 1805, devenu colonel, il était à Vienne dans le but de tenir Alexandre au courant des succès et des revers des Français. Il avait été très bien accueilli par Napoléon ; mais, à Essling, croyant à la défaite des Français, il tourna bride et courut à Saint-Pétersbourg. Napoléon en fut très mécontent. Toutefois, après la conclusion de la paix avec l'Autriche, Czernicheff vint à Paris en 1810 et 1811 et il y joua un certain rôle. Vers la fin de 1811, ayant éveillé l'attention de la police impériale, et étant accusé d'avoir corrompu deux employés du ministère de la guerre qui lui vendaient les états de situation de l'armée française, il s'enfuit et rentra en Russie. Napoléon fit alors publier dans tous les journaux un article virulent contre lui et la cour de Russie. Devenu officier général, il fut placé à la tête d'une division de trois mille cosaques. Marbot raconte qu'à la bataille de Hanau, en 1813, ce général fut hué par les Autrichiens et les Bavarois parce que, avec ses cosaques, il s'éloigna du champ de bataille, sous prétexte de fourrager ses chevaux. Après cet exploit, il fut caricaturé partout en Allemagne.

A l'occasion d'une cérémonie qui se célébrait tous les trois ans, M^lle^ L. raconte ceci : « 29 janvier 1786. Nous avons eu cette semaine plusieurs fêtes à propos de l'élection des magistrats dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg. Comme c'est une franchise que l'Impératrice accorde à ses sujets, elle va pour l'ordinaire à la campagne pour ne point gêner les élections par sa présence, ou, si elle reste en ville, elle se tient à l'Hermitage les trois jours que dure la cérémonie et y garde l'incognito. »

*
* *

A en juger d'après les récits de Mlle L., la grande Catherine était partout ce qu'elle voulait être. « Vous l'avez vue à la mascarade et vous en avez été enchanté; mais, à la messe, vous auriez admiré son air de dignité, de piété, de recueillement, joint à une grâce noble que vous avez jugé ne devoir jamais la quitter, même dans les actions les plus ordinaires de la vie. Pendant la messe, une fenêtre s'était ouverte derrière elle, les pages voulaient appeler quelqu'un pour la fermer, mais elle leur fit signe de ne pas bouger et, se retournant, la ferma elle-même. » Et Mlle L. ajoute : « Je connais bien des dames qui n'en auraient pas fait autant. »

Le 13 avril 1784, Mlle L. eut le plaisir de voir passer l'Impératrice suivie de tous les carrosses de la Cour. « Elle se promène ordinairement ainsi durant les fêtes de Pâques pour se faire voir au peuple. Il y avait une grande multitude qui bordait les rues et se prosternait la face contre terre au moment de son passage, tandis qu'elle saluait gracieusement à droite et à gauche. Un instant après, le grand-duc passa à cheval et Madame en carrosse. Ils étaient aussi suivis des personnes qui composent leur Cour. »

Le jour de Pâques, la foule des grands seigneurs et des beaux équipages se promenait sur le quai de la Néva. L'Impératrice s'y promenait aussi à pied, avec sa petite société. « Elle marchait seule cependant et se retournait de temps en temps vers les messieurs de sa suite. D'abord après la grande dame venaient plusieurs seigneurs, mais seulement deux laquais. Elle était mise en simple robe brune et coiffée d'un très petit bonnet. »

Pendant le carême, l'Impératrice faisait chaque semaine une partie en traîneau soit à Pella, soit à Tschesmé, où l'on dînait; puis on revenait droit à l'Hermitage, où l'on s'amusait aux petits jeux toute la soirée. On disait que c'étaient les jeunes grands-ducs qui sollicitaient leur grand'maman pour ces parties.

A la date du 10 septembre 1790, Mlle L. raconte longuement la fête de l'ordre d'Alexandre Neffski et le transport des reliques de ce saint de la vieille à la nouvelle église. « L'Impératrice y était avec le cortège le plus splendide. Dans le cortège se trouvaient les deux jeunes grands-ducs Alexandre et Constantin. L'aîné me parut

beau comme un ange; il aura treize ans au mois de décembre. C'est une figure svelte, pleine de grâces, et son frère, qui a deux ans de moins, n'est pas si beau, mais sa physionomie annonce beaucoup d'esprit. Plusieurs personnes se plaisent à retrouver en lui les caractères de Pierre Ier. Pour moi, je pense que s'il avait le caractère de ce grand homme ce ne serait pas un bien pour sa patrie. Au commencement de ce siècle et en Russie, il fallait cette tournure d'esprit pour faire ce qu'il a fait. Aujourd'hui, cela n'irait plus, et dans trente ans encore moins. Ainsi, je crois qu'un prince doux et paisible, comme Alexandre promet de l'être, annonce juste ce qu'il faudra pour le bonheur de la nation qui vivra sous ses lois. »

Encore une petite anecdote relative au confesseur de l'Impératrice. A la date du 8 avril 1786, Mlle L. écrit que ce confesseur a perdu la raison. « Il croit avoir tous les jours des conférences avec Jésus-Christ et il a écrit une lettre à l'Impératrice pour lui en faire part et pour lui proposer de venir chez lui pour apprendre ce qu'elle peut faire encore pour assurer le bonheur de ses peuples, mais pas plus tard que le lendemain à six heures du matin, parce qu'à cette heure le Seigneur partait pour les pays étrangers, afin d'apprendre les langues française et allemande, n'ayant jusqu'alors parlé que le russe. » Mlle L. ajoute : « C'est bien dommage, car ce prêtre était un homme fort sensé. »

*
* *

Désireuse de donner à sa Cour le plus grand lustre possible, il était naturel que l'Impératrice y attirât des artistes et des hommes de lettres. Parmi les premiers, il faut nommer le célèbre compositeur italien Paisiello, qui passa huit ans à la cour de Russie. Mlle L. raconte à son sujet l'anecdote suivante à la date du 2 décembre 1783 : « Paisiello quitte la Russie. L'Impératrice avait institué un comité pour diriger les spectacles et les concerts. Engagé par elle, Paisiello eut quelques observations à faire au comité. Ces messieurs sont accoutumés à traiter cavalièrement les artistes; Paisiello leur répondit à l'italienne et les planta là. Le comité décida de le mettre aux arrêts. Son carrosse fut arrêté par la police. Il rentra au palais et se réfugia chez M. de Nicolaï, secrétaire du grand-duc, qui le fit conduire chez le ministre de Naples

où il passa la nuit. Sa maison était gardée par la police. L'Impératrice, prévenue, trouva nécessaire de soutenir l'autorité de son comité et Paisiello subit son arrêt durant vingt-quatre heures. La grande-duchesse et d'autres personnages se mêlèrent de l'affaire et engagèrent Paisiello à faire des excuses au comité en sortant des arrêts. Il le fit et aussitôt demanda son congé à l'Impératrice sous le prétexte que la santé de sa femme exigeait son air natal. L'Impératrice, fâchée, refusa, mais accorda à Paisiello d'aller passer une année dans sa patrie avec ses appointements de 1.000 roubles. A son retour, il ne devait plus avoir affaire qu'à elle. »

A cette époque, il y avait aussi à Saint-Pétersbourg une célèbre cantatrice nommée la Todi. Le 11 avril 1784, M^lle^ L. en parle dans les termes suivants : « Jeudi dernier, elle a chanté pour la première fois au concert de l'Hermitage. L'Impératrice, qui n'aime point la musique et fait toujours sa partie tout le temps qu'elle dure, s'est levée cette fois de sa table à jeu et a dit à la Todi : « Madame, quoique votre renommée vous ait devancée en Russie, je trouve qu'on ne vous a pas encore rendu assez justice, car vous m'avez, pour la première fois, fait sentir les charmes de la musique dont, avant de vous entendre, je n'avais jamais pu comprendre les effets. » Elle lui témoigna à trois reprises son contentement, et lui fit cadeau d'une paire de bracelets du prix de 2.000 roubles. » Et à la date du 30 septembre 1785 : « L'Impératrice désire que la Todi lui chante des petits airs de guitare plutôt que ses grands airs accoutumés. Celle-ci paraît un peu surprise de ce goût, mais sera obligée de s'y prêter. En général, la grande dame veut plutôt être amusée qu'attendrie dans ses heures de récréation. »

M^lle^ L. raconte encore qu'on présenta un jour à l'Impératrice un artiste français qui en avait reçu quelques dons. Il voulait la remercier, mais sa timidité et son embarras ne lui permirent pas de trouver d'autres mots que : « Je ne puis », qu'il répéta plusieurs fois. Alors l'aimable souveraine lui dit : « Je vois bien, mon ami, que vous ne pouvez pas, mais moi je puis », et elle lui donna sa main à baiser, ce qui mit fin à la conversation.

A la date du 26 janvier 1786, M^lle^ L. raconte que l'on a donné à l'Hermitage le grand opéra d'*Armide* qui a pleinement réussi, et que l'Impératrice, pour témoigner son parfait contentement aux chanteurs et aux danseurs, leur a fait de superbes cadeaux.

Le 18 octobre 1786, M^lle^ L. assiste à la représentation de l'opéra de *Castor et Pollux*. « L'Impératrice avait son habillement ordinaire qu'il faut être accoutumé de voir pour ne pas le trouver singulier : c'est le costume russe qu'elle ne quitte jamais. Elle avait à ses côtés, un peu en arrière, son petit-fils, le grand-duc Alexandre, et le général Soltikoff son gouverneur. Le comte d'Anhalt et M. de Nonmonoff étaient placés derrière elle ; puis les demoiselles d'honneur et les chambellans et gentilshommes de la chambre qui étaient de service. Elle s'entretenait souvent avec les personnes placées près d'elle, donnait le signal d'applaudir, mais était plus occupée des spectateurs que du spectacle. »

Décidément la grande Catherine avait plus de goût pour la politique et les affaires que pour les arts. Le 18 octobre 1789, M^lle^ L. écrit : « L'opéra de Cimarosa — que l'Impératrice avait appelé en Russie — ne dura pas plus d'une heure. L'Impératrice s'ennuie dès qu'un opéra dure plus d'une heure. »

Tous les mercredis, il y avait concert à la Cour et tous les jeudis spectacle au théâtre de l'Hermitage. Lorqu'on y donna pour la première fois le nouvel opéra de Sarti : *Il mondo della luna*, l'Impératrice fit demander à Mazzoni, primo-bouffe de l'Opéra, s'il ne se passait rien dans l'empire de la lune. Il fit répondre que le bois y était infiniment moins cher qu'à Pétersbourg. Ce mot hardi lui valut deux chars de bois que la grande dame lui envoya pour le consoler de la différence du prix.

*
* *

Si l'Impératrice avait peu de goût pour la musique — quoiqu'elle s'empressât d'appeler à sa Cour les musiciens célèbres — en revanche, elle témoignait une grande faveur aux savants et aux hommes de lettres. Voltaire lui avait donné le surnom glorieux de *Sémiramis du Nord* et entretenait avec elle une correspondance. Pressé par le besoin, Diderot vendit sa bibliothèque à l'Impératrice, devenue son amie, qui se chargea de son entretien. Le journal de M^lle^ L. renferme sur ce sujet quelques anecdotes. Le 12 novembre 1783 : « Il y a quelques années, l'Impératrice, charmée de l'ouvrage du marquis de Beccaria (*Les délits et les peines*), proposa à l'auteur de venir s'établir à Saint-Pétersbourg. Ses offres étaient séduisantes. Beccaria

était très indécis et demanda conseil à d'Alembert qui lui répondit en deux lignes : « Mon ami, vous êtes bien et le plus grand ennemi du bien, c'est le mieux. » Le marquis remercia du conseil et resta où il était. »

Le célèbre voyageur et naturaliste Pallas, de Berlin, attaché à l'Académie de Saint-Pétersbourg, avait formé un très beau cabinet d'histoire naturelle. M^lle^ L. raconte l'anecdote suivante, 26 septembre 1785 : « L'Impératrice vient d'acheter du professeur Pallas une collection du cabinet d'histoire naturelle qu'il estimait 15.000 roubles. L'ayant reçue et examinée, elle lui fit dire qu'il n'était pas aussi bon calculateur que savant naturaliste, puisqu'il estimait 15.000 ce qui en valait 20.000, et que c'était sur ce pied qu'elle voulait le payer. L'Impératrice a un talent particulier pour rehausser le prix des grâces qu'elle accorde. »

Le docteur Weicardt était le médecin allemand de la Cour, que Catherine avait voulu avoir après avoir lu son *Médecin philosophe*. C'était un homme d'une figure singulière, contrefait, de manières rudes. Blessé par des jugements qu'on avait portés sur son compte, il se renferma chez lui : l'Impératrice apprenant que, depuis quelque temps, il ne venait plus à la Cour, s'imagina lui avoir fait de la peine et lui écrivit en allemand un charmant billet où elle lui disait entre autres choses que, si elle s'exprimait mal, elle pensait bien. Elle le grondait de son extrême susceptibilité et lui disait que, pour vivre content, il faut savoir excuser les faiblesses des autres hommes, et elle finit par lui conseiller de lire quelques pages qu'elle lui indiqua dans l'ouvrage de Zimmermann (*La solitude*). Weicardt, touché jusqu'aux larmes de cette extrême bonté, courut auprès d'elle. Elle le reçut fort bien, lui demanda s'il n'avait pas encore pensé à acheter une maison, lui recommanda de s'informer de celles qui étaient à vendre et de venir lui dire celle qu'il aurait choisie. Quand il y retourna pour cet effet, elle lui dit : « Je vois bien que vous ne savez pas ce qui vous convient ; je m'en charge », et, le lendemain, elle lui acheta une maison d'un prix double de celle qu'il avait vue et qu'il avait proposée.

III

LE VOYAGE DE CRIMÉE

Il ne se pouvait que, placée comme elle l'était, M^lle^ L. ne parlât pas du fameux voyage de Catherine II en Crimée. Aussi, déjà à la date du 16 mars 1786, lisons-nous dans son journal : « On dit que le voyage de l'Impératrice en Crimée est déjà fixé pour le commencement de l'année prochaine et que l'oukase est actuellement signé. Il y aura du temps pour s'y préparer, mais aussi il en faut, car il faut faire des chemins, construire des ponts et bâtir des maisons. Pour voyager commodément, du Nord au Sud, il faudra environ 1.000 chevaux par poste pour la suite et les équipages. »

Il paraît que lorsque l'Impératrice allait en voyage, même pas plus loin que Moscou, il lui fallait tout ce qui l'entourait à l'ordinaire, jusqu'à ses chaises et ses tables, et qu'elle ne buvait d'autre eau que celle de la Néva, qui, seule aussi, devait entrer dans les mets qui lui étaient destinés. A ce renseignement, M^lle^ L. en ajoute un autre du même genre : « On m'a raconté aujourd'hui que tous les jours il y a treize tables à servir à la Cour et qu'on a transporté de Czarskoë-Selo à Péterhof 36.000 livres pesant de vaisselle. On peut juger par là du reste. Il faut 1.200 chevaux pour transporter la Cour d'une maison de plaisance à l'autre. »

Le voyage de Crimée était donc chose arrêtée. Mais quand se ferait-il? Cela dépendait de beaucoup de choses et sans doute aussi de certaines personnalités. A la date du 29 octobre 1786, M^lle^ L. écrit : « On dit tous les jours que le prince Potemkin va

partir pour la Crimée et toujours il reste. Depuis dix jours, on tient 500 chevaux prêts à chaque station pour les équipages. Il a de la peine à se détacher de Saint-Pétersbourg. » Le prince était donc l'homme nécessaire, mais il ne se montrait pas pressé. Le 8 novembre : « Enfin, on commence tout de bon à se préparer pour le fameux voyage en Tauride. Hier, la suite a été nommée, composée seulement de douze personnes sans compter celles qui seront de service. Les deux dames d'honneur Branitzka et Skrawonska iront jusqu'à Kieff; d'autres jusqu'en Crimée. Le comte Czernicheff est aussi du voyage ; des grands seigneurs, Mourawief, Mommonoff, Narischkin, le comte d'Anhalt, les ministres de l'Empereur, de France, d'Angleterre. Les préparatifs sont énormes. A Kieff, on s'arrêtera six semaines. Il faut 2.400 douzaines de serviettes parce qu'on ne se servira jamais deux fois des mêmes, les laissant toujours dans la maison où l'on en aura fait usage, et tout le reste à l'avenant. »

Le 19 novembre : « On ne parle plus que du grand voyage ; tout sera de la dernière magnificence. Il y aura un camp de 16.000 hommes ; 65 régiments sont nommés pour se rassembler dans ces contrées. L'Impératrice va droit à Kieff et ne s'arrêtera à Moscou qu'à son retour, où l'on dit qu'il y aura des fêtes superbes pour le 25e anniversaire de son avènement au trône. En attendant, il y aura des moments bien pénibles. D'abord la semaine avant le départ sera fâcheuse pour bien du monde, mais le premier jour de l'an sera affreux pour la Cour, puisque chacun aura un père, un époux ou un frère qui partiront. Le départ étant fixé au lendemain, on conçoit l'horreur du bal de la veille où il faudra se rendre pour prendre congé de l'Impératrice. On dit que, le même jour, Leurs Majestés Impériales se rendront à Gatschina pour y passer tout le temps de l'absence de leur auguste mère. Bien des familles iront passer ce temps-ci soit à Moscou, soit dans leurs terres, ce qui rendra le séjour de Pétersbourg bien triste. »

Nous sommes en 1787 et nous avons vu que le départ pour la Crimée devait avoir lieu immédiatement après le jour de l'an. Parmi les ministres étrangers qui devaient accompagner l'Impératrice, se trouvait M. le comte de Ségur, ambassadeur de France. En parlant de ce seigneur, Mlle L. écrit, à la date du 3 janvier : « Il nous a fait voir un superbe manchon de zibeline dont l'Impératrice lui a fait

cadeau avec une pèlerine de même. Il n'y a que les ministres étrangers qui aient reçu pareils cadeaux; apparemment qu'on suppose les autres messieurs suffisamment fournis et, en effet, ils auront tout ce qu'il leur faut et beaucoup de reste, car, pour les superfluités, je ne crois pas qu'on en trouve autant dans aucun pays. Le comte de Ségur nous a dit que l'Impératrice lui avait demandé si ses préparatifs étaient bien avancés. Il lui avait répondu qu'il n'en ferait aucun puisqu'elle pourvoyait à tout. « Vous nous voiturez, Madame, vous nous logez, vous nous nourrissez et nous habillez, qu'avons-nous besoin de préparatifs ? » Je crois que cette réponse aura beaucoup plu. »

Conformément aux craintes exprimées par M^lle^ L., le bal de cour qui devait avoir lieu avant le départ pour la Crimée fut « affreux ». C'était le 11 janvier. « L'Impératrice ne joua qu'un moment. Elle a parlé après à beaucoup de dames. Enfin, elle a dit à la comtesse Matiouschkin, la plus ancienne dame d'honneur, du moins par l'âge : « Il est temps de nous séparer. » Celle-ci se jeta sur sa main : l'Impératrice l'embrassa ; puis toutes les autres dames suivant leur rang. Presque toutes pleuraient et se serraient autour d'elles. Elle avait les larmes aux yeux et leur disait : « Je vous assure que j'ai bien de la peine à me séparer de vous. »

*
* *

Le 12, jour du départ. L'Impératrice quitta Pétersbourg par un temps sombre et un vent si violent qu'on entendait à peine le bruit du canon qui annonçait son départ. En passant devant l'église de Kazan, elle descendit de voiture pour y faire sa prière.

La position que M^lle^ L. occupait dans la maison du ministre de la marine la mettait à même de suivre l'itinéraire parcouru par le cortège impérial en route pour la Crimée; aussi son journal abonde-t-il en détails sur ce curieux épisode du règne de la grande Catherine.

Nous lisons à la date du 6 février : « Dimanche, nous reçûmes des nouvelles de Smolensko où la Cour doit s'être arrêtée quatre jours. Tous les jours, il y a grande assemblée chez le prince Repnin, gouverneur général de la province, dont toute la noblesse était réunie à Smolensko pour voir la souveraine. Ce même jour,

300 dames devaient lui être présentées et ce sera ainsi partout où l'on s'arrêtera. »

Le 9 : « Le gouverneur de chaque gouvernement accompagne l'Impératrice jusqu'aux frontières. Celui de Pétersbourg la précédait dans une petite voiture russe, mais elle le suivait si vite qu'à peine avait-il le temps d'arriver pour lui présenter la main en descendant de voiture. Elle dit au gouverneur : « Nous sommes venus bien vite ; je tue ces pauvres postillons et je crois qu'ils seront bien aises d'être débarrassés de moi. » Entendant ce propos, l'un d'eux se retourna et dit : « Notre mère, comment n'avez-vous pas honte de dire cela ? C'est la première fois que nous avons le bonheur de vous conduire et vous croyez que nous sommes las ! Ordonnez que nous allions plus loin et nous vous porterons plutôt sur nos épaules quand nos chevaux ne pourront plus marcher. » L'Impératrice, sensible à ce compliment, fit donner cent roubles au complimenteur. A Smolensko, une maison de bois brûla en sa présence. Elle n'était qu'à six maisons de celle où elle demeurait, mais le secours fut si bien dirigé qu'elle n'eut pas seulement besoin de quitter sa partie. Après, elle ordonna que la maison fût rebâtie en pierre, à ses frais. »

Le 31 mars : « On dit dans le public qu'on s'ennuie probablement à Kieff. On raconte qu'un jour, M. de Fitzherbert se trouvait chez l'Impératrice où il n'y avait que M^lle^ Prattenhoff, sa dame d'honneur. Après avoir parlé de choses et d'autres, la conservation tomba. L'Anglais, qui est l'homme du monde le plus distrait, se promenait par la chambre sans rien dire, quand la demoiselle, pour réveiller la conversation, dit : « Il faut pourtant avouer qu'on s'amuse beaucoup plus à Kieff qu'on ne l'avait espéré. » Ce propos frappa le promeneur qui, s'étant arrêté tout court, lui répondit : « Eh ! Mademoiselle, qui peut vous avoir dit cela ? » Alors l'Impératrice, faisant semblant de n'avoir rien entendu, se leva doucement et passa dans sa chambre pour leur laisser finir leur curieuse dispute. »

*
* *

A cette époque, le roi de Pologne était ce Stanislas II (Poniatowski) qui, étant ministre plénipotentiaire de Pologne à Saint-Pétersbourg, jouissait des faveurs particulières de Catherine alors grande-duchesse, et qui, en 1764, fut nommé roi de Pologne par la

volonté de cette même Catherine devenue impératrice. Le règne de ce prince ne fut qu'une longue anarchie, pendant laquelle les Russes intervinrent constamment dans les affaires du royaume. Stanislas ne s'opposa pas même aux divers démembrements de son pays, et il finit par abdiquer en 1795 pour finir ses jours à Saint-Pétersbourg en 1798.

Catherine II, se dirigeant vers la Crimée, devait se rencontrer avec Stanislas. Cette entrevue qui était, malgré les apparences, un acte d'humilité de la part du roi, eut lieu le 25 avril (vieux style). A onze heures du matin, ce jour-là, toute la Cour, bien parée, se rendit à bord de la galère de Sa Majesté nommée le *Dnieper*, qui se trouvait ancrée vis-à-vis de Konieff, où le roi l'attendait. Et ici, laissons la parole à M^lle^ L. : « Quand tout le monde fut assemblé, le comte Betzbaradin, grand maître de la Cour, et le prince Bariatinski, maréchal de la Cour, se mirent dans une chaloupe avec leur suite pour aller quérir le dit Seigneur-Roi qui, incontinent, fut amené au son des trompettes et au bruit des canons de la flotte. L'illustre Catherine le reçut très gracieusement et le fit entrer dans son cabinet où il n'y avait que son premier ministre, le prince Potemkin, surnommé le Taurien. La conférence dura environ cinq minutes ; après quoi les portes du sanctuaire s'ouvrirent et bientôt après on vit paraître la comtesse de Mniszech, nièce du roi de Pologne, que l'oncle présenta à l'Impératrice ; puis les comtesses Branitzka et Skavronska, nièces du prince Potemkin, furent présentées par lui au Roi. Ensuite l'illustre Catherine présenta de même ses demoiselles d'honneur de Prattenoff et de Czernicheff (fille du comte) au Roi qui causa beaucoup avec la dernière, lui demanda des nouvelles de son père qui, ces jours-là, était encore tristement couché dans sa galère (il avait appris la mort de sa fille cadette), sur sa chaise longue où ses douleurs de rhumatisme le retenaient. Bientôt après, il fallut encore se remettre en chaloupe pour se rendre à la galère qui sert de salle à manger. Au milieu du dîner, l'Impératrice se leva avec toute sa suite pour boire à la santé du roi de Pologne qui, quelques minutes après, fit la même chose. Ces santés respectives furent accompagnées de tout le bruit de l'artillerie. Après le dîner, le Roi se retira pour quelques heures sur la galère du prince Potemkin, son vassal, qui lui avait fait préparer un appartement où il reçut la Cour et les compliments de toute la suite. J'ai appelé le prince son vassal,

parce que, depuis quelque temps, il a acheté beaucoup de terres en Pologne. Pendant que le Roi était là, M. de Mommonoff lui apporta de la part de l'Impératrice l'ordre de Saint-André magnifiquement enrichi. Pour ne pas rester en arrière, le Roi lui envoya à son tour l'ordre de l'Aigle blanc de Pologne qu'il octroya en même temps au comte de Skavronski et à Mess. d'Enguelhardt, tous deux neveux du prince. Après ces galanteries réciproques, le Roi retourna auprès de la grande dame pour contracter avec elle une alliance spirituelle, c'est-à-dire qu'ils présentèrent sur les fonts de baptême un enfant qu'on avait apporté de Konieff. Cet acte religieux terminé, le compère fit encore quelque temps conversation avec sa commère ; puis chacun partit de son côté. Le Roi avait invité les deux demoiselles d'honneur à souper ; elles en demandèrent la permission à leur maîtresse qui la leur accorda, mais de manière qu'après s'être encore consultées, elles trouvèrent plus expédient de ne pas profiter de cet honneur. »

« L'Empereur (Joseph II) a joint l'Impératrice bien avant Kherson et même avant Catherinoslaff, et, dès lors, ils ont poursuivi leur route ensemble. On n'a pu rassembler que 450 chevaux pour toute la suite. L'Empereur n'a besoin que de 15 chevaux et l'Impératrice n'a pas assez à beaucoup près avec les 435 qui lui restent. Une partie de sa suite est partie avant elle ; une autre la suit, et très peu de personnes sont avec elle et son illustre hôte. »

On sait ce que fut le voyage de Crimée et l'habileté avec laquelle Potemkin suppléa à tout ce qui manquait à cette province pour que l'Impératrice en conçût l'opinion la plus favorable. Déjà, en 1777, la Crimée avait été placée sous la protection de la Russie et, bien que le traité de Constantinople de 1779 eût consacré son indépendance, elle n'en devint pas moins, en 1784, possession de la Russie, Catherine l'ayant achetée du dernier Khan, Sahim Gheraï. Le voyage de 1787 devait mettre le sceau à cette absorption de la Crimée par la Russie. Il avait duré huit mois. Le retour de Catherine était annoncé pour la fin de juillet. Elle n'arriva en réalité que vers le milieu d'août à Saint-Pétersbourg. Elle s'était reposée deux jours à Czarskoë-Selo. De nouvelles guerres allaient réclamer toute son attention et fournir matière à son ambitieuse politique.

IV

LA GUERRE AVEC LA TURQUIE

L'objectif constant de Catherine II a été de chasser les Turcs de l'Europe. Une première guerre s'était terminée à l'avantage de la Russie, par le traité de Kaïnardji, en 1774. Mais le moyen le plus sûr pour cette puissance était de dominer dans la mer Noire, et c'est ce que la possession de la Crimée devait rendre possible. Le voyage de 1787 irrita à tel point le sultan qu'il déclara la guerre à la Russie. La Prusse et l'Angleterre, qui estimaient que certaines conditions du traité de Constantinople de 1779 n'avaient pas été observées, poussaient la Porte à cette guerre. Ici, nous reprenons le journal de M^lle^ L.

A la date du 15 septembre 1787, elle écrit : « Grande nouvelle : la Sublime Porte, ennuyée d'être toujours harcelée par la Russie, s'est enfin déterminée à lui montrer les dents. Ensuite de cette belle décision, on a commencé par enfermer notre ministre aux Sept-Tours et arborer l'étendard de la guerre. De notre côté, on conçoit aussi de quelle ardeur cette fière résolution va nous pénétrer, car c'est la première fois de notre vie qu'on a osé nous provoquer de la sorte; aussi tout est en feu chez nous. On devait lire demain le manifeste à l'église de Kazan, mais, à présent, on vient de dire que cette cérémonie serait encore renvoyée. Elle n'a encore eu lieu qu'une fois et elle est fort attendrissante. Elle a pour but d'instruire la nation des raisons qui obligent la souveraine d'entreprendre la guerre. Après la messe, on lit le manifeste. Ensuite, l'archevêque fait la prière et tout le peuple se prosterne pour invoquer le secours du Dieu des armées ; après quoi, on chante le *Te Deum* et c'est la fin de la cérémonie. La plupart des ministres d'État se trouvent absents. L'Impératrice s'est vue dans le cas de former un nouveau conseil où les comtes de Betzbaradin et Ostermann sont les seuls anciens, auxquels elle a joint les comtes de Bruce, de Schouwaloff, de Woronzoff, de Pouchkine, de Soltikoff et de MM. de Lavadoffski et de Strekeloff. On dit que l'Empereur a écrit à l'Impératrice : « Madame, je viens d'apprendre qu'un de vos serviteurs a été mis aux Sept-Tours, et comme je suis le vôtre, j'ai fait marcher

mes troupes. » Si l'anecdote est vraie, cette conduite et ce style laconique n'auront pas manqué d'avoir l'approbation de celle à qui la lettre était destinée. »

Le 22 : « On publie ces jours le manifeste, qui surprend par la hardiesse avec laquelle la Porte nous a cherché noise. Ses nombreuses propositions étaient inacceptables, aussi n'ont-elles été faites que pour la forme, car on n'a accordé que quinze jours pour avoir la réponse, tandis qu'il en fallait le double, et, sur la déclaration du ministre, qu'il ne pouvait se relâcher en rien des articles du dernier traité de paix, on a commencé par l'enfermer aux Sept-Tours, ensuite de quoi ces mécréans se sont livrés à leurs déportements ordinaires, ont regardé la guerre comme déclarée, sont tombés sur un détachement de troupes russes qui ne s'attendait à rien de leur part et ont remporté ainsi par fraude le seul avantage que, vraisemblablement, ils remporteront de toute cette guerre. Ils ont aussi tiré sur deux galères russes, l'une de 36, l'autre, très petite, seulement de 6, qui s'en allaient paisiblement au port de Sébastopol pour escorter *La gloire de Catherine*, superbe vaisseau de ligne nouvellement construit. L'officier qui commandait ces bâtiments s'est comporté avec autant de valeur que de prudence et a soutenu pendant plusieurs heures le feu de la flotte ennemie. Il a tiré lui-même un grand nombre de coups et a fini par échapper heureusement, mais le beau vaisseau de ligne est resté, pour le moment, en leur pouvoir.

« C'est le troisième vaisseau de ce beau nom que les Russes ont perdu, ce qui paraît très extraordinaire. Nous avons deux armées : le prince Potemkin commande l'une, et l'autre, qui est sous les ordres du maréchal Roumianzoff, sera l'armée d'observation. Du reste, on n'est point ici en peine de cette guerre. Le seul désagrément qu'elle pourra causer sera d'augmenter le prix des denrées, quoiqu'on se propose bien de nourrir les troupes aux dépens des ennemis. »

Le 25 : « On ne saurait imaginer quelle ardeur guerrière s'est emparée de toute notre jeunesse. Tous aspirent à partir pour l'armée ; les mères veulent envoyer leurs fils, les jeunes femmes leurs maris ; plusieurs de ces dames veulent quitter la capitale pour les suivre jusqu'à Kieff, Krementschouk, Numeroff et autres villes voisines des places où les armées seront cantonnées ou campées, pour être plus à portée et avoir de leurs nouvelles. »

Le 29 : « On ne veut point de volontaires à l'armée. Voilà qui remettra le calme dans bien des têtes, et peut-être la raison, car plusieurs de nos jeunes gens parlaient de leurs projets comme d'une partie de plaisir. Ils auraient appris trop tard le contraire.

« L'Empereur a nommé le général Laudon pour commander son armée, et le prince de Ligne grand maître de l'artillerie. On dit que nos troupes ont déjà passé le Bug, ce qui serait un grand avantage. Le grand-duc désire passionnément aller à l'armée, mais on ne sait point encore s'il en obtiendra l'agrément. »

Octobre 27 : « On chante dans ce moment un *Te Deum* pour une victoire remportée sur les ennemis. Tout ce qu'on sait encore, c'est que 5.000 Turcs sont restés sur la place et qu'il n'y a eu qu'un seul prisonnier. On dit que les nôtres n'étaient qu'au nombre de 2.000 et qu'ils ont perdu fort peu de monde. Cependant ils ont été repoussés deux fois. Le général Souvaroff, qui les commandait en chef, a reçu deux blessures en les ramenant une troisième fois à la charge, et c'est alors que cette horrible boucherie a eu lieu. Quatre officiers ont été tués, et quarante blessés. Les Turcs avaient fait une action aussi imprudente qu'héroïque, en renvoyant les bâtiments qui les avaient amenés pour s'ôter à eux-mêmes tout espoir de s'enfuir, puis ils s'étaient régulièrement retranchés devant le fort de Kinburn, et c'est là que les Russes les ont attaqués. On dit qu'ils se sont défendus comme des enragés. 800 d'entre eux se sont jetés dans l'eau, où ils se sont noyés plutôt que de se rendre. On a trouvé plusieurs officiers français parmi les morts. Ce sont ces messieurs, sans doute, qui ont conduit toute cette affaire, car, sans la France, il est douteux que les Turcs eussent osé en venir à une rupture, et certainement, sans son secours, ils auront beaucoup de peine à soutenir la gageure. »

Le 31 : « Le général Souvaroff a reçu une épée enrichie de brillans, présent ordinaire aux généraux qui ont remporté une victoire. »

Novembre 12 : « Depuis la dernière affaire, nous n'avons point de nouvelles de l'armée, excepté que les Turcs nous ont pris un vaisseau de 64 canons que la tempête avait jeté sur leurs côtes. On dit que, dès que l'armée de l'Empereur sera devant Belgrade, le prince attaquera Ockzakoff, et le maréchal Roumianzoff, Chokzim. Tout cela, le même jour. Si c'était vrai, les Turcs auraient bien chaud. »

Décembre 14 : « Mardi, fête de l'ordre de Saint-André. L'Impératrice n'est point sortie de ses appartements ; on la dit fort enrhumée. Mme la grande-duchesse n'a point paru non plus ; elle se désole de ce que le grand-duc va partir pour l'armée et qu'elle n'a pas obtenu la permission de le suivre. Par contre, son auguste époux est enchanté d'avoir obtenu l'agrément de faire une campagne. Il partira, dit-on, en février, avec une très petite suite. »

On en était là de cette guerre avec la Turquie, lorsque, dans le courant de l'année 1788, la Suède déclara la guerre à la Russie. Bien que ces deux guerres aillent maintenant se poursuivre parallèlement, nous continuerons à emprunter au journal de Mlle L. ce qu'il rapporte de la première avant de parler de la seconde.

*
* *

1788, 8 juillet : « L'escadre russe de la mer Noire a encore remporté un avantage sur celle des Turcs. Quatre de leurs vaisseaux ont été brûlés, deux coulés à fond et un septième est échoué. C'est encore le prince de Nassau qui a fait cette prouesse. Un de ces vaisseaux était celui du capitan-pacha, qui s'est sauvé dans un autre, et si précipitamment que le pavillon et l'étendard sont restés entre les mains des Russes, accident qui a causé un fort grand deuil parmi les Turcs, lesquels, s'étant retirés sous le canon d'Ocksakoff, sont restés quarante-huit heures avant d'arborer un autre pavillon. On dit que l'amiral turc a été si furieux de ces désastres qu'il a sabré de sa propre main plusieurs de ses gens. Mais nous avons aussi dans notre flotte des personnages qui ne lui cèdent en rien en férocité. Allexiane, un Grec qui a aussi fait le corsaire pendant un temps, est un autre Paul Jones (un corsaire fameux). Dans cette dernière affaire, on a fait 3.000 prisonniers aux Turcs ; aussi, demain, on chantera le *Te Deum* dans nos églises. »

Le 20 octobre : « On a reçu des nouvelles de la prise de Chokzim que les Russes, de moitié avec les Autrichiens, ont pris aux Turcs. Quelqu'un disait assez plaisamment à cette occasion : « Il est singulier que nous ne puissions parvenir à chanter un *Te Deum* tout seuls, et que ce soit toujours de moitié avec nos amis ou avec nos ennemis, car, lors du combat d'Hochland, les Suédois ayant aussi pris un vaisseau russe, ils ont chanté le *Te Deum* ainsi que nous. »

31 décembre : « Notre allié (l'Empereur) a déjà pris ses quartiers d'hiver tandis que nous pressions la place que nous voulions avoir, et cela un jour où le froid était à 12 degrés à Ockzakoff. On dit qu'en tout nous n'avions que 27.000 hommes, y compris le corps de réserve qui n'a rien fait. Six colonnes ont attaqué la forteresse en six endroits à la fois. Les Turcs ont d'abord fait une furieuse résistance au point que, dans les tranchées, ils jetaient les affûts des canons sur les assiégeants, qui ne s'en embarrassaient pas le moins du monde, car c'était justement la fête de saint Nicolas, patron des Russes.

« En montant à l'assaut, tous nos soldats criaient, à la fois : « Notre père saint Nicolas, aide-nous ! », puis, ils sont allés au combat comme des forcenés. Le résultat de tout cela, c'est que 7.000 Turcs sont restés sur la place et que 12.000 ont été faits prisonniers, ainsi que le pacha qui les commandait. Plusieurs des colonnes russes ont perdu leurs chefs, le prince Wolkonski et le genéral Gruitsch. On compte environ 100 officiers tant blessés que tués ; on ne parle pas du nombre des soldats, mais il est à croire que la victoire aura été plus sanglante que le rapport qu'on en a fait. »

1789, 23 février : « Tous nos militaires sont revenus maintenant de l'armée. J'ai vu le général Souvaroff qui a beaucoup fait parler de lui et qui, réellement, est une figure à voir. Tout en lui est en mouvement. Sa figure peint son intérieur. Je ne me fierais pas à sa prudence, mais il a l'air d'un coup de main personnifié. Hier matin, on a conduit les trophées pris aux Turcs à la forteresse. Un détachement des gardes à cheval était chargé de ce soin. Il y avait plus de 150 drapeaux dont la plupart étaient déchirés et tous ces croissants formaient un beau spectacle pour les Russes. On a porté aussi plusieurs bâtons avec des queues de cheval qu'on a coutume de porter devant les pachas, comme marques de leur dignité. Il y avait un grand étendard fond vert qu'on disait être celui de Mahomet, pour la perte duquel les Turcs s'étaient tant lamentés. »

16 mars : « Il y a actuellement ici (Saint-Pétersbourg) plusieurs Espagnols et Portugais qui tous se sont trouvés au siège d'Ocksakoff. Je n'ai pas encore vu les prisonniers turcs qu'on a amenés ici, mais on dit qu'à l'exception du pacha, qui a un peu l'air d'un homme de condition, tous les autres ont très mauvaise mine. On les a présentés à la cour dimanche et l'Impératrice leur a parlé avec bonté. En

outre, ils sont fort bien traités, et je crois que le mieux qui pourrait leur arriver serait de rester toujours ici, car Dieu sait quel traitement leur est réservé pour n'avoir pas sauvé une ville à laquelle la Porte mettait tant d'importance. »

2 mai : « A la Cour, on fête aujourd'hui l'anniversaire de l'Impératrice qui accomplit sa soixantième année. On dit qu'il y aura beaucoup d'avancements dans l'armée et des médailles pour tous les soldats qui ont assisté à l'assaut et à la prise d'Ocksakoff. »

Le 17 : « Aujourd'hui nous chantons un *Te Deum* pour une nouvelle victoire remportée sur les Turcs : 1.500 ont été tués et 1.000 faits prisonniers, avec un séraskier général de la cavalerie qui est pacha à trois queues, avec deux autres pachas. C'est le général Kamonski qui a remporté cet avantage. »

29 août : « *Te Deum* chanté pour une victoire remportée sur les Turcs par le général Souvaroff, de moitié avec les Autrichiens. L'Impératrice était venue de Czarskoë-Selo à l'église de Kazan pour y assister. »

25 septembre : « On vient de recevoir la nouvelle que les Autrichiens ont pris Belgrade par capitulation. Les Russes sont devant Ackermann qu'ils prendront sûrement, car il paraît que la terreur s'est emparée de l'âme de nos ennemis.

« On m'a raconté ces jours-ci plusieurs traits singuliers du général Souvaroff. Depuis bien des années, il couche toujours avec un coq dont le chant lui sert d'horloge. Quand il est en campagne, il n'ôte jamais ses bottes. Enfin, c'est un vrai démon à la guerre. Lorsqu'il battit les Turcs, de moitié avec le prince de Cobourg, celui-ci voulait les attendre et avait déjà rangé, depuis plusieurs jours, son armée en ordre de bataille pour les tenter. Les Turcs étaient alors fort près d'eux, et, encouragés par cette inaction, l'auraient sûrement attaqué avec cette fureur qui les caractérise quand ils croient avoir affaire à un ennemi plus faible qu'eux. Dès que Souvaroff eut joint le prince avec son corps de troupes, il prit cinq ou six cosaques avec lui pour aller reconnaître les positions de l'ennemi, et, comme il s'avançait beaucoup, le prince lui envoya un détachement de troupes légères pour le soutenir au cas qu'il fût attaqué ; mais il le renvoya et s'avança toujours, jusqu'à ce qu'il eût suffisamment observé l'état des choses. En revenant, il dit au prince qu'il fallait attaquer l'ennemi dès que leurs propres troupes auraient pris

quelques rafraîchissements. Celui-ci voulut lui faire quelques observations, mais Souvaroff déclara que si le prince ne voulait pas être de la partie, il attaquerait tout seul avec ses Russes. Cette résolution ferme décida le choc et ce parti, certainement, leur fit remporter la victoire. L'Impératrice a fait Souvaroff comte pour ce dernier avantage. On peut dire que la guerre a été favorable pour lui de toutes manières ; les honneurs et les richesses sont tombés sur lui de tous côtés, et cela n'est pas étonnant quand on connaît sa manière d'être. A côté de sa bravoure, c'est une tête brûlée comme il n'y en a point. Avec cela, il est loyal, incapable d'intrigue et passablement ridicule dans son ton et ses allures, ce qui est cause qu'il amuse ceux qui sont en faveur sans jamais les inquiéter. Chacun est pour lui parce qu'on ne saurait disconvenir qu'il ne soit très utile, et personne n'est contre lui parce qu'on voit qu'il ne cherche à passer personne. »

Le 31 : « On a reçu ici la nouvelle que nos troupes ont pris Ackermann et Palengen (?) »

Le 27 novembre : « On vient de recevoir la nouvelle de la prise de Bender que les Turcs ont rendue par capitulation sans avoir tenté le moins du monde de se défendre, quoiqu'ils fussent 20.000 dans la place. C'est inconcevable combien ils craignent les Russes ! Le prince Potemkin est adoré de ses troupes et en fait ce qu'il veut. Une gazette nous dit que ses grenadiers ont composé une chanson qu'ils chantent dans les marches, où ils disent entre autres : « Potemkin, notre Père, sur un seul mot de ta bouche, nous avons pris Ocksakoff ; dis un mot et Constantinople est à toi! »

1790. Le 16 août : « L'Impératrice vint hier en ville pour assister à un *Te Deum* au sujet d'un avantage remporté dans la mer Noire. Les *Te Deum* commencent à devenir fréquents chez nous, mais le public a besoin du bruit que cela fait pour être rassuré à l'égard des Suédois. »

*
* *

1791. Le 10 janvier : « Hier, on reçut la nouvelle que la forteresse d'Ismaïla a été prise d'assaut par le général comte Souvaroff. On s'est battu comme des enragés ; le combat a duré quatorze heures et six heures dans les rues. Trois de nos brigades ont été fort maltraitées : 400 officiers, tant tués que blessés. On dit que tous les offi-

ciers turcs ont été hachés en pièces. Leur première décharge a étendu 600 de nos grenadiers sur la place ; les autres sont devenus furieux ; les échelles n'ont pas suffi à l'ardeur des assaillants, la plupart se sont servis de leurs baïonnettes pour monter à l'assaut ; on a jeté les fusils et on s'est battu au sabre de rue en rue. 11.000 Turcs sont restés prisonniers, et 2.000, à ce qu'on assure, sont restés sur la place. Lorsque le carnage eut cessé, le général Souvaroff se prosterna trois fois pour rendre grâces au Dieu des armées ; puis il se retourna du côté de ses troupes et se prosterna de même devant elles en disant : « C'est à vous, mes amis, que je dois la victoire. » Tous applaudirent et lui jurèrent de le suivre à travers le feu s'il l'ordonnait. Nous sommes dans ce moment ivres de joie et nous voulons avancer coûte que coûte. »

Le 11 mars : « On nous a raconté des horreurs de la prise d'Ismaïla. Rien n'est plus barbare que nos troupes quand une fois elles ont pris le mors aux dents, et leurs officiers ne peuvent pas toujours empêcher leur férocité. Les femmes et les enfants mêmes n'ont pas été épargnés. « Cet enfant deviendra un Turc ; cette femme fera des Turcs » ; c'était leur réponse, et les malheureux étaient hachés en pièces. On a trouvé des Turcs qui avaient jusqu'à sept coups de baïonnette dans la poitrine. 3.000 Zaporaviens ont été employés pendant trois jours à déblayer les rues des morts, et les bords de la rivière étaient si chargés de cadavres qu'il fallut aller jusqu'au milieu, ou beaucoup plus haut, pour trouver de l'eau salubre, et que nombre de barques remplies de soldats n'étaient occupées d'autre chose pendant plusieurs jours qu'à mettre les cadavres au courant de la rivière avec des crocs et de longues perches. »

Le 17, à un grand dîner chez le comte Czernicheff, se trouvaient les hommes qui s'étaient le plus distingués dans la guerre, tels que le prince Potemkin et le comte Souvaroff, déjà fameux par plusieurs victoires et surtout par l'avantage de n'avoir jamais été battu. M^lle^ L. parle encore de ce dernier dans les termes suivants :

« C'est un original sans copie et qui est adoré de ses soldats. A l'attaque de Kinburn, la première entreprise des Turcs dans la guerre actuelle, ses officiers lui conseillèrent d'empêcher leur débarquement. Lui, qui voyait qu'on pouvait tous les prendre en les coupant de leurs bâtiments, refusa cette mesure. Cependant l'attaque des Turcs fut, comme à l'ordinaire, si violente que les Russes

plièrent. Que fit alors Souwaroff déjà blessé à l'épaule? Il s'assit à terre, derrière la colonne qui voulait s'enfuir, en lui criant : « Bravo! bravo! Voilà de bons grenadiers qui laissent prendre leur général prisonnier par ces coquins de Turcs! » Ce peu de paroles fit un effet prodigieux sur les troupes qui, furieuses de ce reproche, se jetèrent sur les Turcs et les repoussèrent à leur tour. Alors, tout fut dit, car, le premier feu passé, les Turcs sont perdus en toute occasion. A l'assaut d'Ismaïla, Souvaroff avait donné deux cris de guerre dont les soldats d'abord ne connaissaient qu'un qui voulait dire : « Taillez en pièces Mahomet! » Ce cri les conduisit jusqu'au pied des échelles. Il fut alors changé en celui de : « Vive Catherine! ». Lui-même se promenait à cheval à quelque distance de là, en chantant, pendant toute l'attaque : « Vive Catherine ! »

Le 20 : « Les trophées d'Ismaïla, portés en parade par la ville, sont superbes. Il y en a 480, tant drapeaux qu'étendards et pavillons. D'abord paraissaient les bâtons de commandement que l'on a coutume de porter devant les pachas et séraskiers; ils étaient d'argent doré. On portait aussi comme de petits marteaux d'argent, des haches d'armes qui, sûrement, sont des marques d'honneur. Ensuite venaient cinq queues de cheval toutes blanches attachées à de longues piques, avec de petits drapeaux ornés de longues houppes en vert et argent; puis venaient les grands étendards. L'un d'eux était superbe et passe pour être un des trois de Mahomet. Sur tous, il y avait des sentences morales en arabe, et sur ceux de la marine, des poissons. Tout ce cortège alla parader devant le palais ; après quoi, on les transporta à l'église de la forteresse. »

6 avril : « On dit que l'Impératrice fera bâtir un beau château au prince Potemkin, dans le goût de Blenheim, car je crois que c'est le Sénat qui a ordre d'ériger ce monument au vainqueur des Turcs. »

*
* *

A ce moment, la Russie se vit menacée d'être arrêtée dans ses succès vis-à-vis de la Turquie, succès que la Prusse et l'Angleterre ne voyaient pas de bon œil. Aussi, à la date du 23 avril, M^lle^ L. raconte-t-elle ce qui suit : « Nous sommes presque sûrs d'avoir la guerre avec la Prusse et l'Angleterre. Déjà on presse les matelots

dans la Tamise et 32 vaisseaux de ligne sont prêts à venir nous imposer la loi de laisser la Turquie en repos; mais, malgré cela, on est ici d'une tranquillité imperturbable. La grande dame avait déclaré qu'elle ne répondrait à aucune proposition avant l'arrivée du prince (Potemkin), qui, sans se déranger le moins du monde, se proposait tous les jours de partir de Jassy et n'en partait point. Enfin, il arrive ici et aura sûrement déjà décidé la question. »

Le 28 : « Il y a toute apparence qu'on veut forcer la Russie à faire la paix avec les Turcs, et que nous allons être attaqués par mer et par terre.

« Avant-hier, un courrier apporta la nouvelle que le général prince Serge Galitzin avait pris une ville où il y avait deux pachas à trois queues et beaucoup de canons et de munitions. L'ascendant des Russes sur les Turcs se fait sentir en toutes occasions, car le général Souvaroff et le général Demidoff sont encore ici. Nous lisons dans toutes les gazettes les noms imposants des vaisseaux qu'on enverra contre nous : la *Victoire*, le *Terrible*, etc., etc. Nous ne mettons pas les noms des nôtres, mais ils seront prêts à les recevoir. Les ministres d'Angleterre et de Prusse ont déjà tout préparé pour leur départ et n'attendent plus qu'une dernière réponse. On veut donner à l'Impératrice le temps de changer de sentiments, mais, jusqu'à présent, il paraît que ses sentiments sont invariables. »

Rentré à Saint-Pétersbourg, Potemkin, au comble des honneurs et enivré par ses victoires sur les Turcs, voulut donner essor à sa joie par un bal dans lequel il déploya un luxe inouï. Naturellement, l'Impératrice honora ce bal de sa présence. A minuit, elle se retira en disant au prince : « Je crois qu'il est temps pour moi de plier bagage... », propos qui ne manqua pas d'être relevé par les courtisans et que M^lle^ L. consigne dans son journal. Ce qui est plus important, c'est ce qu'elle raconte à la date du 26 mai :

« M. Fawkenum (?), ministre britannique extraordinaire, vient d'arriver ici avec de nouvelles propositions conciliatoïres ; aussi nous saurons dans peu notre sort. Dans le public, on regarde déjà la paix comme assurée et on s'en réjouit. »

9 juillet : « La question que nous aurons la paix ou la guerre reste encore indécise ; il y a cependant des apparences que les affaires vont se terminer en douceur. »

M^lle^ L. fait ici allusion à des pourparlers entrepris à Foksani et

continués à Jassy, mais sans résultat. La guerre continua donc sous le commandement de Repnin qui avait remplacé Potemkin.

24 juillet : « Nous battons toujours les Turcs. Le prince Repnin vient de remporter un avantage considérable sur eux, où 5 ou 6.000 hommes sont restés sur la place, leur commandant prisonnier et leur camp pris ainsi que 40 canons et quantité de drapeaux. Le lendemain, un autre courrier a apporté la nouvelle que toute la Géorgie s'était soumise aux armées de Sa Majesté. En conséquence de cela, l'Impératrice a été dimanche en ville pour chanter le *Te Deum* et tout le monde a partagé sa satisfaction. »

2 août : « Il y a apparence que cette campagne fermera les portes du temple de Janus. On dit que la Russie est d'accord avec l'Angleterre et la Prusse. Un courrier est parti pour Constantinople avec les propositions déjà arrangées. On donne quatre mois aux Turcs pour les décider. S'ils refusent, ils auront encore à faire à nous et, pour lors, personne ne les défendra ; aussi il n'y a guère d'apparence que leur réponse soit négative. »

25 : « Un courrier du prince Repnin apporte la nouvelle intéressante que la paix est arrêtée avec les Turcs et qu'il ne faut plus que la ratification de l'Impératrice. »

Sur ces entrefaites, le comte Czernicheff, qui avait déjà souffert dans son voyage en Crimée avec l'Impératrice, ayant été frappé de paralysie à Saint-Pétersbourg, demanda à sa souveraine un congé dans l'intention de faire un long séjour dans les contrées du Midi. L'Impératrice le lui accorda en accompagnant son autorisation de paroles très gracieuses[1]. L'absence du comte devait être fort longue, se prolonger durant plusieurs années. M^lle^ L. partit donc en octobre 1791 de Pétersbourg avec la famille Czernicheff, et c'est en voyage ou à l'étranger qu'elle apprit la suite des événements que nous venons de rappeler.

Potemkin, jaloux, paraît-il, du succès de Repnin, était retourné sur le théâtre de la guerre. A Motzim, en Bulgarie, il avait remporté une nouvelle victoire, et il n'était pas d'avis de conclure la paix. Pour empêcher la signature du traité, il s'était même rendu à

1. Le comte connaissait l'Impératrice depuis l'âge de 15 ans. Elle était alors, ainsi que lui, à Berlin pour son éducation, et cette amitié, consacrée par le temps, se soutint toujours plus ou moins. Catherine n'aurait eu aucune raison de retirer au comte sa faveur, car il lui était sincèrement attaché.

Jassy où il arriva trop tard. Du reste, ses jours étaient comptés. La famille Czernicheff était arrivée à Vienne. Le 8 novembre, M^lle^ L. écrivait :

« On vient de recevoir ici par un courrier extraordinaire la nouvelle de la mort du prince Potemkin, malade depuis quelque temps d'une mauvaise fièvre. Il voulait, malgré l'avis des médecins, se faire transporter de Jassy où il était, dans une autre ville (à Ocksakoff), mais son mal empirant en route à tous moments, il fallut, à sa demande, le sortir de son carrosse et le coucher sur son manteau au milieu du grand chemin, où il expira entre les bras de sa nièce, la comtesse Branitzka, au milieu de sa petite suite désolée de sa perte. Il n'avait que 55 ans. » Et M^lle^ L. fait suivre cette mention d'une mort si dramatique de cette réflexion fort sage : « Quel exemple frappant de l'instabilité de la fortune ! Au moment de jouir des honneurs que sa souveraine lui aurait accordés, après une paix glorieuse, et où tout était préparé pour son triomphe à Pétersbourg ! L'Impératrice sera désolée en apprenant cette funeste nouvelle. » Elle le fut, en effet, et M^lle^ L. le constate dans ces lignes écrites le 16 novembre : « On reçut hier soir des nouvelles de Pétersbourg où la mort du grand prince a causé beaucoup de sensation (*sic*). On se rassemblait pour l'Hermitage. Tout fut renvoyé. L'Impératrice pleura beaucoup et ne sortit point de son appartement. Le lendemain, le comte Betzbaradin est parti pour Jassy, afin de conclure la paix dont on dit les préliminaires déjà arrêtés. »

La fortune de Potemkin était immense et provenait uniquement des dons de la souveraine. C'est ce que constate le journal de M^lle^ L. « Il laisse à chacune de ses cinq nièces 12.000 paysans, et à chacun de ses trois neveux, 16.000, ou 6 millions 100.000 roubles, maisons, bijoux, effets précieux. L'Impératrice s'est chargée de tous ces derniers objets et l'on suppose que la plus grande partie est destinée à être répandue en dons pour la paix. »

C'est encore à Vienne, le 18 janvier 1792, que le comte Czernicheff reçut un courrier de Jassy apportant la nouvelle de la conclusion de la paix avec les Turcs. Cette paix n'était pas moins nécessaire à la Russie, à cause du mauvais état de ses finances, qu'aux Ottomans accablés par tant de défaites. La guerre n'avait pas duré moins de cinq ans.

V

LA GUERRE AVEC LA SUÈDE

Nous avons signalé le fait que la Russie avait, à cette époque, deux guerres sur les bras. Le journal de M^lle^ L., qui nous a renseignés sur les péripéties de la guerre avec les Turcs, nous fait également connaître quelques-uns des épisodes les plus marquants de la guerre avec la Suède. C'était en 1788.

A la date du 6 juillet, M^lle^ L. écrit : « La guerre avec la Suède est inévitable. » Cependant, il était expressément défendu d'en parler. Catherine avait signé le traité de neutralité armée contre l'Angleterre. Aussi, tandis que toutes ses forces étaient occupées au midi de son empire par la guerre contre les Turcs, Gustave III de Suède armait avec l'Angleterre et la Prusse pour surprendre Saint-Pétersbourg. Ce roi, jeune et aventureux, attaqua à l'improviste la Russie sur les rives de la Néva et jeta l'effroi dans le cœur de Catherine, en enlevant une petite place sur les frontières. A Saint-Pétersbourg, on ne vit bientôt que des préparatifs de guerre. Le 7 juillet, le grand-duc Paul Petrowich devait partir pour l'armée, et l'Impératrice devait quitter son château de Czarskoë-Selo et rentrer en ville, afin d'être plus près de son conseil. « On dit, raconte M^lle^ L., qu'il va arriver 20.000 Kalmouks qui sont des diables incarnés ; 5.000 ont déjà passé, mais pas par la ville. On m'a raconté des traits de ces gens-là qui font horreur. Malheur à l'ennemi contre lequel ils sont lâchés, car ils brûlent et saccagent tout ce qui se présente à leur vue. Le feu roi de Prusse (Frédéric II) les avait en horreur et disait qu'il ne craignait point de se battre avec les Russes, mais qu'il ne saurait comment s'y prendre avec les Kalmouks. »

Le 12 juillet : « Hier, la Cour est rentrée en ville. En arrivant, le matin, Sa Majesté s'est rendue à la forteresse avec toute sa suite pour chanter le *Te Deum*. On dit que rien n'était plus touchant que de voir la grande-duchesse qui, l'âme affectée du prochain départ d'un époux qu'elle adore, n'osait laisser couler ses larmes dans le moment d'une solennité publique. Elle épiait les instants où l'Impératrice détournait les yeux pour vite essuyer les larmes qui étaient prêtes à s'échapper de ses paupières. En revenant au palais, on dîna à l'Hermitage. Czernicheff — le page de chambre — m'a dit qu'on n'osait presque pas se regarder. Au sortir de table, chacun se retira, hormis Leurs Altesses. Le grand-duc prit alors congé de son auguste mère qui fondit en larmes ainsi que lui. Son épouse était dans le plus grand désespoir, au point que, au sortir de cette scène, il fallut la soutenir pour la conduire chez elle. »

Le 13 : « Le grand-duc est parti ce matin à sept heures, et Madame est revenue en ville à neuf, dans un carrosse dont tous les stores étaient baissés. »

Le 14 : « Le manifeste touchant la guerre avec les Suédois fut lu hier à la messe de la Cour. Après la lecture, on a chanté le *Te Deum*. Les chantres de la Cour, qui sont admirables, étaient partagés en deux chœurs ; l'un invoquait le secours de Dieu et l'autre répondait : Dieu sera avec nous ! Quand ces chants furent finis, le métropolite s'approcha de l'Impératrice et lui fit une courte exhortation en langue russe. Les ministres de la religion ont le droit de tutoyer les souverains. Il lui disait, entre autres : « Tu as bien fait d'envoyer ton fils au-devant de l'ennemi, car tu dois préférer ta patrie à tes enfants ; tu dois tout sacrifier pour elle ! » L'Impératrice pleurait à chaudes larmes ; ses sanglots l'empêchaient presque de répondre. Elle dit cependant qu'elle comptait sur la fidélité de ses sujets qui, dans cette circonstance, lui donneraient toutes les preuves d'attachement qu'elle pouvait désirer et qu'elle aussi était prête à se sacrifier pour le bien de son empire. »

Le 20. [Chaleurs excessives] : « Pendant ces chaleurs, notre voisin, qui n'est plus notre ami, fait le brave et nous parle comme s'il nous avait déjà vaincus, On doit lui rendre la Finlande jusqu'à Sistobor (?), rendre la Crimée aux Turcs et rester désarmés jusqu'à la conclusion de tous ces points. Il est aisé de se représenter quelle réponse on a faite à de pareilles propositions. Il ne reste plus qu'à

repousser la force par la force. Ce soir, nous verrons partir 4 bataillons du régiment des gardes, ce qui fera 4.000 hommes. Le régiment de Kazan passera aussi aujourd'hui, ce qui formera déjà un corps d'armée capable de faire face à l'ennemi. Le grand-duc a été très content des dispositions des troupes qu'il a trouvées à Viborg où lui-même a été reçu avec transport. Notre flotte cherche la flotte suédoise et nous attendons tous les jours la nouvelle de quelque événement. Alexis Spiridoff commande la division qui forme l'avant-garde. Animés par la vengeance, on oublie presque la guerre avec les Turcs. L'Impératrice a demandé un don gratuit de soldats à la noblesse. Si chacun fait ce qu'il doit, nous aurons bientôt une armée de 50.000 hommes, et si la paix ne se fait avant le printemps, nous aurons 80.000 hommes pour entrer en campagne. On nous dit que le roi de Suède s'est fait faire une armure complète en argent, comme celle que portait Gustave-Adolphe et qu'il ne quitte jamais son corps, même quand il lui arrive d'être en frac. »

Le 21 : « Dépêches de l'amiral Greigh. Bataille navale. L'amiral a pris un vaisseau de 80 canons et fait prisonnier le vice-amiral (suédois). Les deux flottes s'étaient rencontrées à huit heures du matin, à 100 verstes de Cronstadt, mais le combat ne s'engagea que vers les dix heures du soir, parce que le commandant suédois faisait des manœuvres pour avoir l'avantage du vent, et que l'amiral Greigh cherchait à les rendre inutiles : en quoi il réussit. Lui-même ne voulait se battre que contre le vaisseau qui portait le duc de Sudermanie, mais celui-ci, après avoir tiré deux bordées de canon, se retira parmi sa flotte. Presque tous nos vaisseaux de ligne furent engagés, mais les frégates ne furent point employées. Nos soldats se sont battus en braves et les Suédois en désespérés ; leur artillerie était admirablement servie, mais le vent leur portait la fumée au visage, de manière qu'ils ne pouvaient distinguer les objets comme les nôtres. Le calme et le sang-froid de l'amiral Greigh durant l'action étaient inconcevables. Il portait deux pistolets à sa ceinture et une lunette d'approche à la main. Il n'a pas quitté le tillac un instant et il a même reçu une contusion à la jambe, et sa chambre a été criblée de boulets. Les soldats avaient l'air si animés que les nouvelles recrues même déchiraient leurs habits, n'ayant plus de bourres pour servir le canon. L'action dura plus de deux heures. Dès que le commandant suédois eut baissé son pavillon, Greigh dit à son aide de

camp Koutouzoff d'ordonner de cesser le feu, qui était diabolique dans ce moment, et de menacer même ses gens du pistolet s'ils ne voulaient pas cesser le carnage. Il eut beaucoup de peine à y parvenir. Il y avait, entre autres, un soldat qui lui disait : « De grâce, permettez-moi encore un seul coup ; mon canon est si bien chargé et il fera un si bon effet. » Le moment le plus agréable fut celui où tous les officiers, rassemblés sur le tillac, burent à la santé les uns des autres. Tous étaient ivres de joie. Les matelots baisaient les habits de l'amiral, tant chacun avait admiré sa manière de commander. Après cela, Koutouzoff fut envoyé à bord du vaisseau conquis. Il trouva le commandant sur son tillac qui était inondé de sang et de membres épars, car, de 1.400 hommes qu'il y avait avant le combat, il en restait à peine 1.200. L'amiral était blessé, son premier capitaine tué, le second blessé ; enfin c'était un spectacle à faire pitié. M. de Wachtmeister voulut remettre son épée à Koutouzoff qui refusa de la prendre. Quand on eut fini de mettre l'appareil à ses blessures, il fut conduit à bord du vaisseau de Greigh où tous les matelots crièrent hourrah ! à tue-tête, malgré ce que l'amiral put faire pour les engager à se taire. Le chef prisonnier voulut alors remettre son épée à Greigh qui lui dit : « Vous vous en êtes trop bien servi, Monsieur, pour que je veuille vous la prendre ; au contraire, je vous prie d'être persuadé que nous aurons pour vous tous les égards que vous méritez. » Il ordonna en même temps que les officiers prissent soin à ce qu'on ne touchât à rien de ce qui se trouvait à bord du vaisseau suédois dont on venait d'apporter le pavillon et, l'instant d'après, l'on y arbora le nôtre. Les officiers suédois ont le meilleur ton ; ils sont magnifiquement vêtus ; presque tous sont décorés. »

Le 22 : « Nous avons aussi perdu un vaisseau de 74 canons commandé par le capitaine Berg, que l'on a d'abord cru égaré, mais qui aura été coupé par les Suédois et amené. Quelques-uns de nos vaisseaux, fort maltraités, reviennent à Cronstadt pour être radoubés. »

*
* *

Le 26 : « On a à présent des détails du combat. Le capitaine anglais Helphinstone est celui qui s'est distingué le plus. C'est lui qui a engagé le combat avec l'amiral suédois et qui, même, l'avait

déjà mis dans le cas de se rendre, puisque c'est à lui qu'il a remis son pavillon. Le même Helphinstone, servant alors comme lieutenant dans la marine anglaise avec son père, a reçu le pavillon de M. de Grasse[1]. Son père a déjà rendu de bons services à la Russie à la bataille de Tshesmé, et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'à l'affaire de M. de Grasse, il a failli prendre le vaisseau où se trouvait le comte de Wachtmeister, pour lors au service de la France, de sorte que le père et le fils Helphinstone semblaient destinés à lui porter malheur. On dit que tous les officiers suédois qu'on a faits prisonniers sont des gens expérimentés, qui ont déjà fait une ou plusieurs campagnes, soit au service de France, soit ailleurs... Nous avons aussi eu quelques personnages qui sont restés à une telle distance que le canon suédois ne pouvait les atteindre et, par conséquent, ont de même tiré leur poudre aux moineaux ; un entre autres a causé la perte du capitaine Berg, qui, n'étant pas secouru à temps, n'ayant plus ni timon, ni voiles, ni cordages, fut contraint de se rendre, au grand regret de tous ceux qui avaient vu sa conduite. »

« Le capitaine Helphinstone a raconté qu'il avait une cassette à trois compartiments avec lui ; d'un côté il y avait 3.000 roubles ; de l'autre 4.000 ; au milieu, il n'y en avait que 50, et cette petite somme a été emportée par un boulet sans faire de tort au reste. »

Le 27 juillet : « Mme Berg a reçu une lettre de son mari qui a été conduit à Helsingfors, où le roi de Suède était. On le traite avec bonté, ainsi que tous les officiers qui sont avec lui. Tous ont été présentés au roi ; Berg a eu l'honneur de dîner à sa table. Il paraît que nous avons affaire à un ennemi généreux, et, comme nous agirons de même, il faut espérer que cette manière de faire diminuera le fiel de la discorde et rendra par conséquent la pacification plus facile. Mais comme l'affaire n'a point été décisive, il y a toute apparence qu'il y en aura bientôt une autre. »

Août 14 : « Notre flotte a encore remporté un avantage sur les Suédois. On leur a coupé un vaisseau qui, en voulant éviter la rencontre de la flotte russe, a été jeté sur un rocher où l'amiral Greigh, après avoir fait prisonnier l'équipage composé de 600 hommes, a brûlé le vaisseau, ne pouvant le sauver. »

1. Le comte de Grasse, amiral français, battu en 1782 par les Anglais commandés par l'amiral Rodney et conduit à Londres.

Le 31 : « Nos marins vont bientôt être très mal à leur aise, car la saison commence à devenir bien mauvaise. Le duc de Sudermanie paraît décidé à ne plus sortir de Sweaborg et de remettre sa cause aux vents qui, dans cette occasion, lui tiendront lieu d'alliés, sans qu'aucune puissance médiatrice puisse les en empêcher. »

Septembre 1 : « Le roi de Suède se conduit en tout comme Gustave Wasa, qu'il paraît avoir pris pour modèle. Dans tout ce qu'il fait, il met une solennité chevaleresque, mais il a mal choisi ses adversaires. »

Octobre 10 : « Les bataillons des gardes sont revenus avant-hier, sans avoir eu d'autres occasions de voir l'ennemi qu'en visite, car les officiers russes allaient au camp suédois et les Suédois venaient à celui des Russes, le tout avec beaucoup d'honnêteté et de politesse. Jamais on n'a encore vu une guerre dans ce genre. Actuellement, les Suédois se sont retirés dans la partie de la Finlande qui leur appartient, dont ils se contentent de garder les frontières comme nous gardons les nôtres, et tout est sur le même pied que ci-devant, excepté que le comte Pouchkine reste à Vibourg avec un corps d'armée qui est cantonné dans ces quartiers pour être à portée de repousser l'ennemi au cas que la fantaisie lui prenne de nous faire une seconde visite. »

Le 20 : « Notre flotte va rentrer. Voilà donc la campagne finie pour cette année. Une partie restera à Revel pour en garder les côtes et les autres à Cronstadt dans la même intention, car on dit que les Suédois pourront plus facilement nous faire une visite l'hiver que l'été. »

Le 29 : « Mardi, on a reçu la nouvelle de la mort du pauvre amiral Greigh. C'est une vraie perte pour la Russie. Il sera difficilement remplacé. L'Impératrice le regrette beaucoup. »

*
* *

La campagne de 1788 ne devait point terminer la guerre entre la Russie et la Suède. Elle recommença en 1789, et voici ce que nous lisons dans le journal de M^lle^ L., à la date du 2 mai :

« Le prince de Nassau est arrivé ici (Saint-Pétersbourg) il y a deux jours. On dit que c'est lui qui commandera en chef les

galères. L'escadre de Revel était prête à partir il y a quelques jours ; peut-être qu'elle l'est dans ce moment. Le bruit court que les Suédois sont déjà en mer. »

Le 31 : « Départs de régiments pour la Finlande. On croit que la campagne sera très animée, car chacun se propose de faire tous ses efforts pour obtenir une paix honorable ; mais, avant cela, il y aura encore bien du sang répandu. Nos escadres sont à la rade et n'attendent que le vent favorable pour sortir. »

Le 8 juin : « Le prince de Nassau partira avec sa division et l'arrière-garde suivra de près. Tout cela se réunira à Cronstadt pour partir à la fois. Jamais on n'a encore vu ici une pareille flotte de galères. »

Le 15 : « Samedi, on a reçu la nouvelle d'un avantage remporté sur les Suédois en Finlande. Le général Michelson est entré sur leur territoire en emportant un retranchement gardé par 600 hommes qui se sont défendus pendant deux heures avec beaucoup de valeur. On a pris deux canons et deux majors, quatre lieutenants et beaucoup de soldats ont été faits prisonniers ; le général avance en pays ennemi. Dans trois jours les galères partiront de Cronstadt. »

Le 7 juillet : « La majeure partie du public ne se flatte pas de voir de grands succès du commandement du prince de Nassau. Il y a même apparence qu'il voit déjà que les Suédois ne sont pas des Turcs, car il paraît peu empressé de les combattre. »

19 : « Nos galères sont en vue de Friederichshem ; celles des Suédois sont en vue. »

Le 29 août : « Le comte Othon de Stachelberg arrive de l'escadre de Nassau avec la nouvelle qu'ils ont entièrement battu celle des ennemis. Les Suédois ayant été entourés par notre flotte de galères, jointe à l'escadre de réserve que commandait l'amiral Krun en partant de Cronstadt, se sont battus en désespérés pendant quatorze heures, nous ont fait sauter deux galères et tué quantité de monde ; après quoi ils se sont retirés comme ils ont pu et nous ont abandonné un vaisseau de 50 canons et six galères. Un comte Apraxin, officier aux gardes, a été tué ; beaucoup d'autres ont été blessés, sans compter deux galères qui ont sauté avec tout leur monde. Enfin, il paraît que c'était un massacre horrible. »

Le 8 septembre : « Nos galères ont encore remporté quelques avantages. On a fait une descente qui a réussi. »

Le 20 : « La fin de la campagne approche. »

Le 25 : « Notre grande escadre est rentrée à Revel, hormis la division Trevanion qui croise toujours entre des rochers, non loin des côtes de la Suède. »

Le 9 novembre : « Le mauvais temps nous a encore fait perdre un vaisseau de ligne. Le capitaine Teizingen (?), anglais, ayant perdu tous ses agrès, n'a trouvé d'autre moyen d'empêcher les Suédois de prendre son bâtiment que le vent chassait sur leurs côtes, que de le faire sauter en l'air après en avoir sauvé l'équipage et une partie des canons, sur deux navires marchands qu'il avait heureusement rencontrés et qu'il avait obligés de le suivre du moment qu'il se vit en danger, de sorte que cette campagne n'a pas été trop brillante pour nous. »

Il paraît qu'il n'y avait pas toujours de l'entente entre les chefs russes et qu'on se plaignait fort du prince de Nassau.

1790, 7 mars : « Tous nos guerriers se préparent pour voler à la gloire. Chacun n'aspire à rien de moins qu'à prendre le roi de Suède en personne. La campagne — c'était la troisième — s'ouvrira incessamment. Les gardes vont partir dans quinze jours. Toute espérance de paix est évanouie, à moins que la mort de l'empereur Joseph, dont on vient de recevoir la nouvelle, ne produise un changement dans le monde politique. »

La nouvelle de cette mort de Joseph II causa beaucoup de chagrin à Saint-Pétersbourg. L'Impératrice perdait en lui un allié. Pendant dix semaines, la Cour devait porter le deuil.

Le 1er mai : « Qui se serait attendu que les gardes, qui ne marchaient jamais, seraient appelées à faire plusieurs campagnes de suite ? Mais le comte de Bruce veut que tous ceux qui n'ont pas fait les deux campagnes précédentes fassent celle-ci, et à cela il n'y a pas un mot à répliquer. »

Le 4 : « Le général Soltikoff part cette nuit, et, avec lui, tous les jeunes volontaires qui sont à sa suite. Nous venons de commencer la campagne par une perte sensible. Les Suédois s'étant emparés d'un poste fort avantageux, on a voulu les en débusquer. Le brave prince d'Anhalt-Bernbourg commandait l'attaque. Il fallait avancer par un chemin creux. Le major Baycoff, qui commandait le bataillon des gardes Preobrajinski, fut tué à l'instant. Le désordre se mit parmi les colonnes. Le prince, voyant qu'il n'était pas assez fort,

commanda la retraite, lorsqu'un boulet chargé à mitraille lui fracassa le genou et tua son aide de camp à côté de lui. Le brave prince ne survécut qu'un jour à sa blessure. C'est une perte considérable. Il était aussi bon général qu'honnête homme. »

Le 7 : « Tous les jours on part à force et la ville va bientôt rester déserte. Toute la famille Soltikoff part la semaine prochaine pour Vibourg où sera le quartier général. »

Les Russes avaient alors des avantages signalés sur les Suédois dont ils occupaient le territoire.

Le 15 : « La flotte suédoise a attaqué notre escadre qui était à la rade au port de Revel que le duc de Sudermanie se proposait de brûler. Il y a eu un combat dont on ne connaît pas encore les détails. Les Suédois se sont retirés après nous avoir laissé un de leurs vaisseaux entièrement démâté, qu'ils n'ont pu emmener avec eux. »

Le 16 : « Nos vaisseaux, au nombre de dix, étaient à la rade lorsque toute la flotte suédoise parut à la vue du port de Revel. On avait cependant été averti par un cutter de l'approche des Suédois, de manière que l'amiral Tschitschakoff eut le temps de faire ses dispositions. Le combat dura six heures. Un de leurs vaisseaux a baissé pavillon, deux autres ont touché sur des bancs de sable. L'Impératrice a magnifiquement récompensé l'amiral commandant qui a reçu le grand cordon de Saint-André, une boîte enrichie de brillants avec 3.000 ducats et une terre avec 1.400 paysans. »

Après cet exploit, le *Te Deum* fut chanté à la cathédrale de Saint-Pétersbourg ; on tira le canon, etc. Les vaisseaux suédois avaient été si maltraités qu'ils durent être reconduits à Sweaborg pour être réparés. Les Russes avaient eu 35 hommes tués ou blessés, les Suédois 60 tués sur le seul vaisseau tombé aux mains des Russes.

Le 21 mai : « Ce matin, la grande escadre est partie de Cronstadt; elle est forte de 17 vaisseaux de ligne, sans parler des frégates. Les Suédois sont toujours en mer; leur intention est, je crois, d'empêcher la jonction de nos flottes. Mais l'amiral Krun est décidé à tenter tout au monde pour forcer le passage. »

Le 26 : « Enfin, l'escadre est partie avec vent favorable à onze heures et demie du matin. Jamais armement plus brillant, 5 vaisseaux de 100 canons ! »

Le 7 juin : « On a entendu depuis ici le bruit d'une forte canonnade qui a duré cinq heures. Le bruit a été si fort que les chiens hurlaient dans les rues ; le ciel était tout rouge. Le temps est sombre ; il porte la couleur du deuil. Combien de familles vont être affligées ! Si nous avons le dessous, alors les gardes à cheval partiraient, ainsi qu'un corps de cosaques qui vient d'arriver depuis peu. Ils se tiendraient le long des côtes, car partout on établit des batteries, crainte de surprises, vu que nous avons affaire à un ennemi aussi vigilant que courageux et qui saurait habilement profiter de notre négligence. »

Le 8 : « Rien de certain. La canonnade a recommencé l'après-dînée et a duré encore quatre heures. La flotte suédoise, bien plus forte que la nôtre, avait cependant été repoussée par l'amiral Krun à la première canonnade, mais, malgré les signaux répétés, n'ayant pas été soutenue par l'amiral Tschitschakoff, elle a été repoussée à son tour. C'était la deuxième canonnade. Ce matin, depuis cinq à sept heures, encore le canon. L'acharnement a été égal des deux côtés. »

Le 9 : « Rien de décidé. L'amiral Krun a 17 vaisseaux de ligne et 12 frégates sous ses ordres. Les Suédois sont beaucoup plus forts. On ne considère pas Tschitschakoff comme un bon commandant. Il est brave, négligent et irrésolu. »

Le 12 : « Nos escadres sont réunies, en sorte que nous n'avons plus grand'chose à risquer pour la grande flotte, mais toujours Krun aura eu l'honneur d'avoir éloigné l'ennemi de nos côtes, tandis qu'il était beaucoup moins fort que lui. »

*
* *

Juin 14 : « La flotte suédoise, que le roi commande en personne, est placée vis-à-vis de Vibourg. Sur cette flottille, il y a au moins 8.000 hommes d'embarquement. Leur flotte s'est retirée entre des îles où la nôtre ne peut l'approcher et où elle reçoit tout ce qui lui est nécessaire pour leurs galères qui vont et viennent librement. La flotte russe la tient bloquée à une certaine distance, car les sept vaisseaux de 100 canons ne peuvent s'approcher de ces îles et les autres pas sans difficulté, car toutes sont hérissées de batteries. »

Le 20 : « Les frégates sont revenues à Cronstadt pour se réunir à

la flottille sous les ordres de Nassau qui, depuis quelques jours, est à la rade, mais n'a pas le vent favorable pour partir. Il doit nécessairement hasarder un combat avec la flottille ennemie. On dit que le roi l'attend avec impatience et le prince doit tout faire pour regagner l'opinion du public qui n'est plus disposé à son avantage. »

Le 15 juillet : « Dimanche, l'Impératrice a été en ville pour chanter le *Te Deum* à l'église des matelots. La victoire des Russes a été due à l'imprudence du roi de Suède. Pour échapper à la flotte russe qui le bloquait, il voulut forcer le passage. Un de ses vaisseaux sauta ; sept de ligne furent pris et plusieurs frégates. Le roi a eu toutes les peines du monde à se sauver sur trois ou quatre bâtiments qu'il quittait à mesure que l'ennemi en approchait. »

Le 16 : « Le roi de Suède, qui ne perd pas son temps, nous a frottés à son tour. Dans un nouvel engagement, le prince de Nassau fut obligé de se sauver ; plusieurs bâtiments russes furent pris, brûlés, coulés à fond. Le roi avait ordonné, avant le combat, que, lorsqu'on verrait le feu à son yacht, chaque commandant devait mettre le feu à son bâtiment et sauve qui peut. C'est un capitaine anglais, Smith, qui dirige la flotte suédoise. »

M^lle^ L. fait un récit détaillé de ce combat. Elle raconte la générosité du roi de Suède, le désordre qui s'était mis dans le commandement russe. Cependant les Russes avaient aussi eu quelques avantages et, des deux parts, il y avait eu de nombreux actes d'héroïsme.

Le 18, l'Impératrice vint à l'Amirauté, à midi, au milieu d'un enthousiasme indescriptible des matelots, qui poussaient des cris, et au bruit des fanfares et du canon. M^lle^ L. ne vit que de loin la grande dame, qui était, dit-elle, en *high spirit*. On lançait un vaisseau de 112 canons.

Si l'Impératrice excite l'enthousiasme, en revanche, le prince de Nassau devient « l'objet des risées à Saint-Pétersbourg. Si l'on a confiance dans son courage, on n'en a plus dans ses capacités. »

9 août : » Dans ce moment, la situation de nos escadres est à peu près la même. La grande est en partie rentrée à Revel, et celle des Suédois à Sweaborg, mais la flottille est toujours en présence de l'ennemi. Elle a été considérablement augmentée, de sorte qu'il ne tiendra qu'au prince de faire une tentative pour regagner ses lauriers perdus. »

Le 17 : « Grande nouvelle ! la paix est faite avec la Suède, et déjà hier elle fut proclamée dans notre ville, ce qui nous procura un spectacle des plus intéressants. On a tiré 526 coups de canon dans la matinée : 21 au lever du soleil, 101 à l'arrivée de l'Impératrice, 101 en commençant la messe, 101 aux Évangiles, 101 au *Te Deum*, et enfin 101 pendant le dîner de la souveraine, lorsqu'on buvait à sa santé. Dès la pointe du jour, toutes les cloches furent mises en mouvement. Vers les onze heures, l'Impératrice se rendit en grand gala, avec sa Cour, à l'église de Kazan, qui est l'église cathédrale. Elle avait l'air de fort bonne humeur et saluait avec bonté à droite et à gauche. Le cortège était superbe. »

Le 1er septembre : « A présent, nous sommes bons amis des Suédois. Le roi a fait élever un temple à l'amitié où son chiffre brillait à côté de celui de l'Impératrice. C'est là que le traité de paix a été échangé entre les généraux Armfeld et Igelstroms, qui, entrant au même instant par deux portes, se rencontrèrent devant l'autel où, après avoir fait leur échange, ils s'embrassèrent cordialement, ce qui fut imité par toute leur suite. Quelques jours après, le roi, qui avait fait dresser une grande tente pour 400 personnes dans son quartier général, invita tous les officiers des corps avancés, et, non seulement les régala à une table de 200 couverts, mais les harangua avec son éloquence ordinaire, tandis que 6.000 hommes paradaient sous les armes et que toute son artillerie applaudissait à la bonne harmonie rétablie entre lui et la Russie. »

Le 8 : « Demain, on chantera un *De profundis* pour le repos de l'âme de tous ceux qui sont morts pour la patrie durant la guerre ; ce sera à la forteresse. »

Le 19. Mlle L. fait une longue description de la fête donnée ce jour-là à l'occasion de la paix. C'était magnifique. De nombreuses et superbes récompenses furent données à ceux qui s'étaient distingués sur mer et sur terre. Le lendemain, il y eut une fête populaire, mais qui dégénéra vite en excès de boisson et en divers désordres. — Cependant l'Impératrice, en grande parure, et entourée de la famille impériale, y assista depuis son balcon. Ces fêtes devaient durer trois jours. C'est le 3 août que la paix avait été conclue.

Le 23 novembre : « A présent que les Suédois sont nos amis, nous en voyons beaucoup, et, en bonne vérité, ils sont très agréables à voir. Simples dans leur ton et très élégants dans leur parure,

ils ne laissent rien à désirer dans leur société. Le général Stedingk (?), qui est venu complimenter l'Impératrice sur la paix, est encore ici avec plusieurs gentilshommes de sa suite. Parmi eux se trouve un comte de la Gardie, favori du roi, et un baron de Staël, neveu du gendre de M. Necker. »

Malgré la paix et la satisfaction mutuelle des anciens ennemis, il semble qu'il y ait eu alors un moment critique et des points noirs à l'horizon. A la date du 10 janvier 1791, M^lle^ L. écrit : « Nous préparons 36 vaisseaux de ligne pour être en état de répondre aux malveillants ; 310 pièces de gros canons ont été déjà transportées à Riga et toute la Livonie fourmille de troupes. Nous sommes préparés à tout. Mais, malgré cela, il est bien fâcheux d'avoir encore la guerre en vue, lorsqu'à peine on a célébré la paix. » Heureusement que les craintes ne tardèrent pas à être dissipées. La Suède allait, du reste, bientôt passer par une crise intérieure d'une réelle gravité. Nous en parlerons ici pour ne pas trop couper les récits contenus dans le journal de M^lle^ L.

*
* *

A la date du 5 avril 1792, M^lle^ L. écrit : « Le roi de Suède a été dangereusement blessé le 17 mars, à un bal masqué, d'un coup de pistolet au côté. On le transporta dans une salle à côté de celle du bal, où il fut pansé. On dit qu'après le pansement il demanda qu'on fît venir auprès de lui ses propres ministres et tous les ministres étrangers, et qu'il leur dit : « Je vous ai fait venir, Messieurs, pour vous faire voir l'état où je suis ; c'est la cause de tous les rois! » L'assassin est arrêté ; c'est un gentilhomme suédois, et trois autres aussi ; il y a quarante conjurés. L'assassin a dit qu'il savait qu'il méritait la mort, mais qu'il avait cru servir sa patrie. »

Devant ses ministres et les ministres étrangers, Gustave III fit une courte apologie de son règne en ajoutant qu'il avait toujours ardemment désiré le bien de ses sujets, que, s'il avait manqué quelquefois dans les moyens qu'il avait employés, c'était le partage de l'humanité de se tromper, que sa conscience ne lui reprochait rien et qu'il voyait la mort d'un œil tranquille.

A la date du 15, M^lle^ L. écrit : « Malgré les espérances qu'on avait conçues sur l'état du roi de Suède, il vient de terminer sa carrière.

On dit, à la vérité, qu'il est mort d'une fluxion de poitrine qu'il s'est attirée en se faisant placer sur un fauteuil près d'une fenêtre. Il est, en effet, possible que la suppuration de sa plaie ait été arrêtée par là et se soit jetée sur la poitrine, mais toujours ce sera la blessure qui aura causé sa mort, car on lui a extrait deux balles, une ronde et une carrée, mêlées avec du verre et plusieurs clous dont on n'a pu ôter qu'un seul. Enfin, le coup était aussi atroce que l'action elle-même. Ici, c'étaient des gentilshommes qui se disputaient l'honneur détestable de porter le coup. Ils étaient trois principaux chefs, Ankastim (*sic*), Riding et Hara, puis beaucoup d'autres qu'on ne nomme point encore. Les trois jouaient aux dés, et Ankastim gagna le pas ; les deux autres ne le quittèrent pas au bal masqué et suivaient le roi, tenant leur main appuyée sur le côté. L'assassin marchait derrière et porta le coup par-dessous le bras de l'un des deux, ce qui lui donna la facilité d'échapper pour le moment. Il eut l'imprudence de jeter ses armes dans la salle même, et le nom de l'armurier qui se trouva sur le poignard à crochet le décela... Ce qui est extraordinaire, et ce qui, peut-être, n'est jamais arrivé, c'est qu'on a découvert, par hasard, qu'il y avait deux conjurations indépendantes l'une de l'autre, et qui ignoraient réciproquement leurs desseins ; mais l'une n'en voulait qu'à la liberté du roi. On dit qu'en tout il y avait cent onze personnes impliquées dans cette affaire, que presque toute la noblesse était mécontente du roi. Celui-ci avait demandé onze millions à la Diète qui n'en voulait accorder que trois. En général, on convient qu'il agissait un peu trop arbitrairement. Il a nommé le duc de Sudermanie régent pendant la minorité de son fils, mais assisté d'un conseil de régence qu'il a aussi nommé. Lorsqu'une lettre l'avertit de ne pas sortir le jour fatal, mais surtout de ne pas se trouver au bal, il dit à un gentilhomme : « Eh ! qu'aurai-je à risquer, ne serai-je pas au milieu de mes enfants ? »

VI

LES DEUX DERNIERS PARTAGES DE LA POLOGNE

Le premier partage de la Pologne avait eu lieu en 1773. L'Autriche, la Prusse et la Russie avaient convenu ensemble d'un traité à la suite duquel chacune prit possession de certaines portions

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

de territoires situées à sa frontière. Ce premier partage fut suivi de quinze années de paix pour l'Europe orientale. Catherine en profita pour travailler au développement intérieur de son empire. Mais, lorsque la Pologne vit la Russie engagée dans une lutte avec la Turquie, elle crut le moment venu de recouvrer son indépendance. Malheureusement il n'y avait pas d'entente entre les partis, et l'un d'eux invoqua même le secours de la Russie. Telle fut la cause du second partage de 1793. Nous glanons dans le Journal de M^lle^ L. les détails qui ont trait à cet important événement.

La famille Czernicheff était alors à Pise. A la date du 9 juin 1792, M^lle^ L. écrit : « Nous apprîmes hier que la guerre entre la Russie et la Pologne est déclarée. Il faut que les troupes russes soient déjà entrées dans la Pologne, car on dit que les gardes du roi de Pologne ont déjà reçu l'ordre de marcher et que lui-même se met à la tête des troupes. »

Le 13 août. « Les affaires de Pologne se sont arrangées. Le roi consent à tout ce qu'on lui demande et les affaires rentreront dans l'ancien ordre. » Un instant, le roi Stanislas avait paru plein d'enthousiasme pour l'indépendance de sa patrie, mais il ne tarda pas à céder devant les menaces de Catherine. C'est en vain que l'héroïque Kosciusko s'efforça de combattre les oppresseurs de la Pologne, Catherine fut proclamée, par le vieux parti aristocratique, la restauratrice de la liberté polonaise.

A Rome, où M^lle^ L. se trouvait en 1793, elle écrit à la date du 11 février : « Nous avons fait connaissance avec deux familles polonaises. Les Polonais sont cruellement vexés par leurs puissants voisins qui sans cesse leur cherchent noise pour avoir l'occasion de les partager. Aussi l'un d'eux disait : « J'aimerais mieux que nous devinssions tout d'un coup une province russe ; du moins la Russie serait dans le cas de nous protéger contre d'autres insultes, car, à présent, nous ne sommes ni à nous-mêmes, ni à personne et chacun fait de nous ce qu'il lui plaît ! » Frédéric II n'avait-il pas dit « qu'il fallait traiter la Pologne comme un artichaut et la manger feuille par feuille ? Et c'est bien ainsi que cela arrivera. »

Le 3 avril : « Nous avons ici (à Rome) le comte Malacheffski, maréchal de la Diète polonaise, dont les décrets viennent d'être renversés par la faction russe. C'est un homme des plus respectables et sa déclaration publique en quittant la Pologne, aussi simple que

touchante, en faisant connaître l'honnête homme qui se justifie auprès de sa patrie des efforts inutiles qu'il a faits pour la servir, lui fera toujours honneur. »

Le 2 mars : « Le sort des Polonais est décidé ; ils vont être de nouveau partagés. Jamais le droit du plus fort n'a été employé plus clairement qu'à leur égard. La comtesse Cominska va appartenir à la Russie, du moins la plus grande partie de ses terres. Mme Olinska est au désespoir et ne s'en cache pas. » On voit de quel côté allaient les sympathies de Mlle L. C'était d'autant plus louable de sa part que le comte Czernicheff, dans la famille duquel elle vivait, était naturellement un des défenseurs ardents du parti russe en Pologne.

Le 25 novembre (à Rome) : « Le comte Félix Potocki, ayant été le chef de la Confédération de Targowitz, s'était rendu à Pétersbourg pour implorer le secours de la Russie. Cette demande anti-patriotique favorisa le nouveau partage ; son épouse et ses enfants reçurent plusieurs faveurs, mais lui, désespéré des maux que son imprudente conduite avait causés à sa patrie, après avoir fait une protestation inutile contre les mesures violentes auxquelles sa demande avait donné lieu, recommanda sa famille à l'Impératrice, remit tous ses biens à son épouse en se réservant par année 50.000 ducats et quitta ainsi sa famille pour errer sur la terre, craignant sans doute à chaque pas de rencontrer quelque compatriote qui lui reproche d'avoir trahi leur patrie, et restant ainsi un exemple pour retenir ceux qui, par une vaine ambition, osent entrer en traité avec des souverains pour subjuguer leur patrie. »

*
* *

Pendant que s'accomplissait le criminel partage de la Pologne, et tandis que la famille Czernicheff était à Pise, les premières démarches se faisaient en vue d'un mariage du grand-duc Alexandre. A la date du 5 octobre 1792, Mlle L. écrivait : « Nous avons appris de Saint-Pétersbourg que la comtesse de Schouwaloff est partie inopinément de cette ville avec la jeune comtesse sa fille pour aller à Carlsruhe chercher les deux jeunes princesses de Baden âgées de 14 et de 10 ans, afin de choisir entre elles une épouse pour le grand-

duc Alexandre. Pour cet effet, on finira leur éducation à Pétersbourg. » Le 17 mars 1793 : « Le mariage du grand-duc Alexandre avec la princesse Louise de Baden est publié. Sa Majesté est dans l'enchantement et se plaît à voir l'amour de ses enfants. On dit que c'est un couple charmant. Le grand-duc est très beau, je le sais, mais la princesse doit être infiniment jolie. Ce sont les dernières lettres de Pétersbourg qui nous ont porté cette nouvelle. » Le 20 juin : « La princesse Louise de Baden, après être entrée dans l'Église grecque et avoir reçu le nom d'Élisabeth Alexiewna, a été fiancée au grand-duc Alexandre et elle jouit déjà de tous les avantages attachés à ce titre. Leur cour est déjà formée et l'on croit que le mariage se fera incessamment. Le jeune homme est d'une beauté parfaite et la future extrêmement jolie, et tout le monde paraît charmé d'eux. C'est vraiment le soleil levant et je ne sais trop quel rôle son père jouera durant toutes les fêtes où tous les vœux seront pour sa mère et tous les cœurs pour son fils. » Enfin, le mariage paraissait devoir se faire le 2 septembre et devoir être l'occasion de fêtes nombreuses.

Deux ans plus tard, soit en 1795, il était aussi question du mariage du grand-duc Constantin, et, à la date du 23 novembre, M^lle^ L. écrivait de Vienne : « On dit que la cadette des princesses de Saxe-Cobourg a reçu la pomme du grand-duc Constantin et que ses deux sœurs aînées, qui l'avaient accompagnée à Saint-Pétersbourg avec la princesse leur mère, s'en retournent avec le cordon de Sainte-Catherine et force cadeaux pour les dédommager de la préférence. » Le mariage se fit en mars 1796; les jeunes époux s'établirent dans le palais de marbre qui avait été bâti pour le prince Orloff qui ne l'habita jamais. Le grand-duc devait avoir dix-sept ans le mois suivant et sa femme quinze. Leur cour était arrangée en conséquence. En relatant ce fait, M^lle^ L. cite cette parole de Young : « De nouveaux acteurs remplissent la scène; ils avertissent par leur gai plumage les anciens de leur faire place. »

*
* *

1794. Le prince Stanislas Poniatowski — ainsi que les autres Polonais qui se trouvaient à Rome — se montrait fort affecté des

suites que pourrait avoir le massacre des Russes à Varsovie. L'aristocratie polonaise n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'elle n'avait été que l'instrument de l'ambition de la Russie. Une insurrection éclata à Cracovie et s'étendit bientôt dans tout le pays. Kosciusko fut mis à la tête du mouvement et les troupes russes et prussiennes furent battues, mais Catherine envoya en Pologne le vainqueur des Turcs, le terrible Souvaroff, et les Polonais furent écrasés. A la date du 1er novembre, Mlle L. écrivait : « Le bruit court que les Russes ont pris Varsovie par assaut et qu'il y a eu un massacre horrible. Nos amis polonais sont bien inquiets. »

Et le 30 : « On a reçu aujourd'hui l'affreuse nouvelle de la prise de Varsovie par les Russes et du massacre affreux qui s'est fait au faubourg de Praga, car la ville même, qui en est séparée par la Vistule, a capitulé ; 12.000 hommes ont été tués, 1.000 faits prisonniers, 2.000 hommes de cavalerie se sont jetés dans la rivière pour la passer à la nage, dont beaucoup ont péri. Voilà le dénouement de cette lutte d'un peuple généreux pour recouvrer son indépendance ; le courage n'a servi de rien et la force a triomphé de la justice. »

1795. Le 17 janvier : « L'Impératrice a envoyé au général Souvaroff le bâton de maréchal, tout enrichi de brillants. »

Le jeune comte Czernicheff était à Rome avec sa famille. Il paraît qu'il avait écrit à Souvaroff pour le féliciter de la prise de Varsovie. Le 6 février, il reçut du maréchal une lettre, dont Mlle L. parle en ces termes : « Cette lettre est vraiment singulière de la part d'un homme comme lui, car la politesse y est poussée à l'excès et toute la lettre, d'ailleurs très bien dite, paraît plutôt venir d'un homme qui demande la protection que d'un homme qui pourrait l'accorder. Aussi on peut dire que le maréchal Souvaroff n'a pas plus ou peut-être moins d'orgueil que le dernier lieutenant de son armée. »

Kosciusko, blessé en tombant à Macojowice entre les mains des cosaques, s'était écrié : *Finis Poloniae*. Il resta deux ans prisonnier ; Paul Ier, en montant sur le trône, lui rendit la liberté. On sait que le héros polonais est mort en 1817 à Soleure, d'où son corps a été transporté plus tard à Cracovie.

L'entrée triomphale de Souvaroff à Varsovie marquait en effet la fin de la Pologne. Le sort de ce malheureux pays était irrévocablement décidé. Cracovie devait être à l'Autriche, Varsovie à la Prusse

et toute la Lithuanie à la Russie [1]. Le roi Stanislas, qui avait reçu l'ordre d'abdiquer, recevait 250.000 ducats de pension. Il avait la liberté d'aller vivre où il voudrait. Le 6 mars 1797, il arrivait à Saint-Pétersbourg et il était logé au palais de marbre, où l'empereur Paul Ier l'avait reçu et lui avait lui-même présenté toute sa famille. Mlle L. dit que le roi était toujours très aimable. Il devait aussi se rendre à Moscou pour le couronnement de l'empereur, ce qui devait lui paraître très naturel, puisqu'il n'était plus qu'un sujet de la Russie. Un peu moins d'une année plus tard, en février 1798, il terminait sa carrière terrestre par une attaque d'apoplexie. En racontant cette mort, Mlle L. ajoute : « Il sera exposé pendant trois semaines ; puis on lui fera de magnifiques funérailles [2]. On dit qu'il était très malheureux malgré qu'il ne manquât de rien, et que tous ses désirs le portaient à se rendre en Italie pour y finir ses jours. »

VII

LA MORT DE CATHERINE II ET LES DÉBUTS DU RÈGNE DE PAUL Ier

Il y avait cinq ans que la famille Czernicheff avait quitté Saint-Pétersbourg, lorsqu'elle y rentra en novembre 1796. La comtesse était morte de la fièvre à Rome, le 22 août 1794, et le comte, dont la santé ne s'était pas raffermie, allait mourir lui-même, le 26 février 1797. Durant cette longue absence, les grands événements dont nous avons fait mention s'étaient accomplis en Russie et en Europe en général. Le comte eut la douleur de voir mourir l'Impératrice dont il avait été l'un des plus fidèles serviteurs et des ministres les plus capables. C'était en novembre 1796, et voici ce que nous lisons dans le Journal de Mlle Lienhardt à la date du 19 de ce mois : « Notre retour dans cette ville a été marqué par un événement qui peut changer les affaires politiques de l'Europe. Catherine II n'existe plus et Paul Petrowitch est empereur de toutes les Russies. Cette mort est arrivée comme un coup de foudre, car mercredi matin

1. Pour consoler les Polonais de leur nouvelle situation, l'Impératrice leur donna de fort jolis uniformes pour le civil « ce qui fit plaisir à plusieurs jeunes Polonais » (Mlle L.).

2. Le jour de sa mort l'empereur lui-même plaça la couronne sur sa tête.

l'Impératrice se portait bien. Après avoir fait son travail ordinaire avec ses ministres, elle envoya son valet de chambre au prince Zouboff et entra dans sa garde-robe. Celui-ci revint pour rendre compte de son message et, trouvant que sa maîtresse n'était pas encore sortie, attendit à la porte. Au bout de quelque temps, ne la voyant point paraître, il commença à s'inquiéter et entra ; il la trouva sans connaissance. C'était sans doute un coup d'apoplexie, car tous les secours de l'art ne purent lui rendre le sentiment. Elle resta encore 36 heures dans un état intermédiaire entre la vie et la mort ; on ne sentait plus le pouls, mais le cœur battait encore. Tout était dans la consternation. Pour moi, il me semblait que la terre allait manquer sous mes pieds, tant cette grandeur réduite au néant en une minute terrassait mon âme. L'héritier du trône était à Gatchina ; il arriva à 8 heures du soir. Avant ce temps, tout le monde entrait dans la chambre de l'Impératrice, qu'on avait couchée au milieu sur un matelas. Elle avait été saignée aux bras et aux pieds et couverte de vésicatoires. Tout le jeudi se passa dans cet état d'anxiété. Enfin, à 9 heures et demie du soir, cette grande âme se dégagea entièrement de ses liens. Les portes de la chambre furent alors ouvertes et l'on proclama que Catherine II venait d'expirer et que son fils Paul Petrowitch s'était emparé du trône (c'est la signification du terme russe). Tout le service était présent. Le grand chambellan demanda aux cavaliers de la part de l'empereur s'ils voulaient rester à son service, déclarant qu'il n'aurait aucune rancune contre ceux qui désireraient se retirer. Chacun ayant témoigné son contentement, on se mit en procession pour se rendre à la chapelle où, après avoir lu le manifeste, toute la Cour, l'impératrice Marie la première, prêtèrent serment de fidélité au nouveau souverain. Son premier acte fut de nommer le grand-duc Alexandre héritier du trône et colonel du régiment Semanoffski, et le grand-duc Constantin, colonel du régiment Ismailoffski. L'empereur lui-même garda le commandement du régiment de Preobrajinski. Celui des gardes à cheval restera, dit-on, pour le grand-duc Nicolas, le cadet des enfants. Les cavaliers et les dames sont à présent très occupés, ayant à faire double service auprès des souverains morts et vivants. Tout ici va prendre une face bien lugubre, car toute la Cour, ainsi que les cinq premières classes, seront vêtues en flanelle qui, au lieu de 60 copecks, coûte maintenant deux roubles et demi. Les demoiselles

d'honneur doivent avoir une queue de trois archines à leurs robes, les dames d'honneur quatre et trois voiles. Le service auprès du corps surtout est très pénible pour les demoiselles depuis minuit jusqu'à midi. L'Impératrice restera exposée trois jours à la grande galerie, où chacun pourra la voir et lui baiser la main. Enfin, les six semaines s'achèveront à la forteresse où elle sera transportée, et jusqu'au moment où elle sera placée au caveau, c'est-à-dire six semaines, le service continuera toujours. »

Le 20 : « On dit que les nouveaux souverains sont très affectés de la perte si subite de leur mère et que l'accident fatal a été la suite d'une émotion violente que l'Impératrice a éprouvée durant la présence du roi de Suède cet automne et que, déjà alors, elle a eu une légère attaque du mal qui a terminé ses jours. Voici le fait : Tout avait déjà été arrangé pour le mariage de la grande-duchesse Alexandrowna avec ce souverain, qui avait consenti que sa future épouse, qui est charmante, gardât sa religion et qu'elle eût sa chapelle particulière pour en suivre les rites. Il comptait envoyer à son retour un ambassadeur pour épouser la princesse en son nom lorsque l'Impératrice eut la fantaisie de faire les fiançailles. Toute la Cour fut assemblée et le métropolite avec le synode présents pour la cérémonie qui devait être suivie d'un grand bal. La jeune épouse était parée en reine et belle comme l'amour, mais le roi ayant été informé sous main de cette surprise qui ne lui convenait nullement, ne voulant point se soumettre aux cérémonies de l'Église grecque, ne jugea point à propos de venir. On l'attendit depuis 5 heures jusqu'à 9, où il se fit excuser, et l'on peut juger de l'effet qu'un tel désappointement devait faire sur un esprit qui, depuis tant d'années, n'avait éprouvé aucune sorte de contradictions. »

A partir de ce moment, le Journal de M^lle^ L. renferme une foule de détails sur les cérémonies funèbres qui ont suivi la mort de Catherine II, sur les nouveaux souverains, dont M^lle^ L. exalte la conduite. Nous allons choisir, parmi ces détails, ceux qui nous paraîtront particulièrement intéressants.

*
* *

Le 22 novembre : « Le nouvel empereur s'est déjà distingué par plusieurs traits qui lui font honneur. L'archevêque lui ayant

demandé quand il voulait qu'on chantât le *Te Deum*, il a demandé pourquoi? L'autre, un peu surpris, a répondu que c'était pour le féliciter de son avènement au trône. « J'ai perdu ma mère, dit alors l'empereur; quand nous lui aurons rendu les derniers devoirs, il sera temps de penser à moi! »

L'histoire nous a appris quel avait été le sort du czar Pierre III, l'absence complète de sympathie entre lui et sa femme, les intrigues de cette dernière pour s'emparer du pouvoir. Pierre III, admirateur passionné de Frédéric II, montrait trop ouvertement, semble-t-il, ses préférences pour les étrangers et son mépris pour les Russes. Le parti vieux russe fomenta une conjuration dont la princesse Dashkoff, l'intime amie de Catherine, était l'âme. Pierre III, enfermé, signa son abdication et peu après périt empoisonné et étranglé. L'impératrice Catherine fut accusée d'avoir pris une part trop grande à ce dénouement tragique. Après son installation solennelle dans l'église de Kasan, elle s'appliqua à faire oublier son mari. A peine Paul Ier était-il monté sur le trône, qu'il songea à réhabiliter la mémoire de son père. Voici ce que nous lisons dans le journal de Mlle L.

Le 22 novembre (1797) : « Les portraits de Pierre III sont sortis de l'oubli où ils étaient restés depuis tant d'années. Jamais son fils ne l'avait vu qu'en miniature. L'attendrissement de l'empereur fut très grand en voyant l'image de celui qu'il regrettait depuis son enfance. Il se prosterna devant lui et le fit révérer comme un saint par toute sa famille. L'oukase fut donné d'exhumer son cercueil qui est à Neffski pour le transporter à la forteresse et le placer parmi les souverains de Russie, avec les honneurs qui lui sont dus. Déjà hier, dans les prières pour l'Impératrice, on a réuni les prières pour son époux, et le deuil est ordonné pour deux. En attendant le transport du cercueil, le service se fait à Neffski comme à la Cour. Le cercueil a été placé sur un nouveau catafalque et couvert d'un glacé en or avec les aigles de l'empire. Douze chevaliers-gardes, deux généraux en chef et tous ceux qui suivent dans l'État-Major, deux chambellans et deux gentilshommes de la Chambre font le service comme à la Cour. Le cercueil est placé sur une estrade et l'on va baiser une croix en argent placée dessus. Il sera exposé les trois derniers jours au palais avec son épouse ; le convoi se fera en même temps ; puis leurs cendres seront réunies

et un superbe monument, érigé par la piété filiale, les couvrira. Ce règne commence sous les plus heureux auspices. »

Parmi les anciens favoris de Catherine II, il en était un qui avait tout à craindre du nouvel empereur, c'était le prince Zouboff. Lorsqu'il parut devant Paul Ier, il se jeta à ses pieds pour lui remettre son bâton de commandement. L'empereur le prit, le garda un moment et le lui rendit en lui disant qu'il se flattait qu'il le servirait avec le même zèle qu'il avait servi sa mère. Depuis, il lui fit même présent d'une maison de 100.000 roubles. Un jour devait venir où l'empereur s'apercevrait qu'il avait mal placé sa confiance, car Platon Zouboff, ainsi que son frère Nicolas, fut un des assassins de Paul Ier[1]. Il paraît que le nouvel empereur s'appliquait à se rendre populaire parmi ses sujets. Mais ses plans de réformes ne rencontraient pas un consentement unanime. A ce propos, Mlle L. écrit en date du 22 novembre : « Les militaires font un peu grise mine, car, à présent, ils sont obligés de faire leur service à toute rigueur, ainsi que tout ce qui tient à la Cour. »

Après une longue description du convoi funèbre de Catherine II, Mlle L., revenant sur le sujet des réformes entreprises par Paul Ier, écrit à la date du 23 décembre : « Les régiments seront à présent sur le pied prussien et resteront toujours dans les mêmes garnisons, que les officiers ne pourront pas quitter s'ils ne sont appelés à la Cour. On dit qu'on verra paraître beaucoup de nouvelles lois. Le souverain aime l'ordre. » A cette occasion, Mlle L. cite un certain nombre d'ordonnances qui étaient des plus tyranniques. Elle ajoute : « L'empereur est d'une activité sans égale, il s'informe lui-même de tout ce qui se passe et donne des ordres qu'il a soin de faire exécuter. »

On sait quelle part active le comte Alexis Orloff avait prise à l'assassinat de Pierre III et quelle fortune il fit sous le règne de Catherine II qui l'avait élevé au rang d'amiral. A l'avènement de Paul Ier, il ne devait pas être très empressé à paraître devant le nouveau souverain. Voici, à ce sujet, ce que renferme le Journal de Mlle L. à la date du 28 novembre 1796 : « On raconte que l'empereur, ne l'ayant pas vu le premier jour parmi ceux qui lui prêtaient le serment, lui en avait fait demander la raison, et qu'il avait

1. Il quitta la Cour le jour même de l'ensevelissement de l'Impératrice, le 21 décembre, et prit son congé du service le lendemain. Le 4 février, il quitta Pétersbourg et se rendit d'abord en Courlande chez son frère Valérien.

répondu qu'en prêtant le serment à sa défunte mère, il lui avait déjà prêté serment, mais qu'il le répétait et qu'il aurait toujours pour lui la même fidélité qu'il avait eue pour l'Impératrice sa mère. Le lendemain, il se rendit au palais pour faire sa cour. On dit qu'il se jeta aux pieds de l'empereur et qu'en le priant de pardonner le passé, il le supplia de lui permettre de finir ses jours à son service. L'empereur lui répondit : « Monsieur le comte, il y a trente-cinq ans que je verse des larmes de sang sur le sort de mon père et j'en répandrai toute ma vie; je souhaite que vous puissiez l'oublier. » Au transport du cercueil de Pierre III, Alexis Orloff eut la charge de porter la couronne depuis le monastère de Neffski. Il s'y était d'abord refusé, mais l'ordre exprès de l'empereur l'y obligea. Bientôt après il fut exilé et resta en exil pendant le règne de Paul Ier. Lui, pas plus que le prince Bariatinski, ci-devant maréchal de la Cour, la princesse Dashkoff et quelques autres personnes qui avaient concouru au détrônement et à la mort de Pierre III, ne devait résider à Pétersbourg et à Moscou. Quelques-uns même étaient relégués dans leurs terres.

*
* *

Le couronnement de Paul Ier eut lieu à Moscou, le 17 avril. A la date du 26, Mlle L. écrivait : « Tous les yeux sont portés aujourd'hui vers Moscou et sur ce qui s'y passe. L'Impératrice sera de retour ici pour le 8 mai, vieux style, mais l'empereur fera un voyage à Kasan avec l'héritier de la couronne, et toutes les années il se propose de faire un voyage dans une partie de ses États pour voir, par ses propres yeux, l'état des différentes provinces. La Cour passera l'été à Pawloffski, l'automne à Gatchina, et Czarskoëselo sera abandonné comme Péterhof l'a été dans un temps. » A propos de Pawloffski, Mlle L. raconte que l'empereur y avait fait élever, sur le plan du château de Bipp, au canton de Berne, un petit fort portant le nom de Marienburg, comme marque du souvenir agréable qu'il conservait de la Suisse.

Le nouveau souverain passait pour agir d'après les principes de Frédéric et de Joseph II et Mlle L. prétend qu'il punissait un gentilhomme « de la même manière qu'un pauvre diable », et elle ajoute (1er septembre) : « ce qui paraît un peu dur après un règne

aussi doux que débonnaire, car l'Impératrice était aussi lente à punir que facile à pardonner; chacun faisait à peu près ce qu'il voulait et tout allait comme il plaisait à Dieu. Aujourd'hui, il n'y a plus d'acception de personne. L'empereur ne pense pas que la noblesse puisse dispenser un homme de remplir son devoir; aussi tout le monde est si sage et si modéré en public que c'est un plaisir d'en être témoin ! »

L'impératrice Catherine se disposait, paraît-il, à combattre la République française lorsqu'elle mourut. Paul Ier témoigna beaucoup de bienveillance aux émigrés. Il reçut très bien des hommes comme le vieux maréchal de Broglie et le prince de Condé. Blessé de l'occupation de Malte par Bonaparte, il se joignit à la seconde coalition (1799-1801). Mais ensuite, gagné par les flatteries du premier Consul, il expulsa les émigrés français, et, après la défaite de Korsakoff à Zurich et la retraite de Souvaroff, il abandonna la coalition. Comme on le sait, son règne ne devait pas être de longue durée.

VIII

RETOUR DE MADEMOISELLE LIENHARDT EN SUISSE

Mlle Lienhardt avait achevé sa tâche auprès de la jeune comtesse Anna Czernicheff; elle pouvait songer à rentrer dans sa patrie. A la date du 22 avril 1798, voici ce qu'elle écrivait dans son Journal : « L'empereur (Paul Ier), indigné de la révolution qui s'est faite en Suisse, vient de donner une oukase par laquelle tout Suisse établi dans ses États doit prêter le même serment que les Français ont dû prêter il y a quelques années, c'est-à-dire jurer sur l'Évangile que, fidèles à l'ancien gouvernement, ils abhorrent et détestent le nouveau et promettent de renoncer à toute correspondance avec leur pays jusqu'à ce que l'ancien ordre de choses soit rétabli. Ceux qui refusent de prêter ce serment seront obligés de quitter la Russie dans un temps donné pour arranger leurs affaires. Comme je comptais partir sans cela, cet ordre ne me dérangera point; au contraire, il hâtera, suivant toute apparence, les arrangements que mon élève prendra à mon égard. »

Cependant un mois s'écoule, et, à la date du 18 mai, Mlle L. doit écrire : « Personne n'est encore venu chez moi pour me faire prêter

le serment, de sorte qu'il y a toute apparence qu'on m'a oubliée. Cependant je n'ose plus écrire en Suisse, crainte d'inconvénients. » Le 28 juin, elle est encore à Saint-Pétersbourg et elle écrit : « J'ai eu beaucoup de peine tous ces jours à parvenir à faire mes affaires et particulièrement à me procurer un passe-port, article qui, tous les jours, devient plus difficile, car, étant obligée de me rendre au palais du gouvernement, on a vu par mes papiers que j'étais Suisse et que je n'avais pas prêté le serment que, par parenthèse, on ne m'avait point demandé. On m'a traînée d'un jour à l'autre et l'on a fini par me donner un passe-port qui disait que, n'ayant pas voulu prêter le serment exigé, je devais partir sans délai. J'aurais bien pu en appeler de ce jugement précipité, car certainement une personne qui avait passé quinze années dans une famille honorable, et qui, n'ayant plus rien à faire en Russie, retournait tout bonnement dans sa patrie, n'était pas dans le cas d'être renvoyée de cette manière. Mais après avoir envoyé neuf fois pour avoir ce passe-port, je me décidai à le prendre tel qu'il était et c'est peut-être la première fois qu'une personne qui, pendant quinze jours, se donne beaucoup de peine pour obtenir un passe-port, en reçoit un à la fin qui lui enjoint de partir sans délai. Je me contentai seulement d'aller chez le ministre de Prusse qui me donna gracieusement un passe-port pour ma route, ne voulant me servir de celui de Russie que pour en sortir et rentrer en Suisse. »

Le surlendemain, M^lle^ L. est encore là. « Je m'étais proposé, écrit-elle, de partir aujourd'hui à midi, mais j'ai appris de très grand matin en me levant qu'il me restait encore plusieurs formalités à remplir qui me retiendraient jusqu'à la nuit. Désolée, devant encore me rendre en personne à la police, j'ai dîné de bonne heure. J'étais à peu près insensible aux ridicules questions que l'on m'a faites. »

Cependant, ce jour même, 30 juin, elle quittait Saint-Pétersbourg à minuit et entreprenait le voyage qui, au bout de deux mois, devait la ramener sur les rives fortunées du Léman. Le 10 août, elle débarquait à Vevey, au milieu des siens. Elle ne devait plus quitter cette ville où elle mourut en 1805, à l'âge de 58 ans, et en laissant un souvenir toujours vivant de sa grande bienfaisance[1].

1. Le volumineux Journal inédit de M^lle^ Lienhardt est déposé à Vevey, au musée Ienisch, où toute personne qui en éprouverait le désir pourra le consulter.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.